

En cet athée retentissait la parole éternelle ...

Sept ans après la mort de son ami et camarade de combat dans l'affaire Dreyfus, Péguy évoque la figure de Bernard-Lazare.

(Notre jeunesse. Pléiade tome 2 p 554-574)

« Je ferai le portrait de Bernard Lazare. Il avait, indéniablement, des parties de saint, de sainteté. Et quand je parle de saint, je ne suis pas suspect de parler par métaphore. Il avait une douceur, une bonté, une tendresse mystique (...) Comme une bonté à revendre. Il vécut et mourut pour eux comme un martyr. Il fut un prophète. Il était donc juste qu'on l'ensevelît prématurément dans le silence et dans l'oubli. Dans un silence fait. Dans un oubli concerté. (...)

Un cœur qui saignait en Roumanie et en Turquie, en Russie et en Algérie, en Amérique et en Hongrie, partout où le Juif est persécuté, c'est-à-dire en un certain sens, partout ; un cœur qui saignait en Orient et en Occident, dans l'islam et en chrétienté ; un cœur qui saignait en Judée même ; et un homme, en même temps, qui plaisantait les sionistes ; (...)

Je n'ai jamais vu une puissance spirituelle, quelqu'un qui se sent, qui se sait une puissance spirituelle garder aussi intérieurement, pour ainsi dire, des distances horizontales aussi méprisantes envers les puissances temporelles. Et donc il avait une affection secrète, une amitié, une affinité profonde avec les autres puissances spirituelles, même avec les catholiques, qu'il combattait délibérément. (...)

Je le revois encore dans son lit. Cet athée, ce professionnellement athée, cet officiellement athée en qui retentissait, avec une force, avec une douceur incroyable, la parole éternelle ; avec une force éternelle ; avec une douceur éternelle, que je n'ai jamais retrouvée égale nulle part ailleurs. (...)

Je le vois encore dans son lit, cet athée ruisselant de la Parole de Dieu ».

Les dernières lignes de ce passage de « Notre jeunesse » ont donné le thème de ce numéro de la Lettre aux Communautés.

La Mission de France, en ses débuts, participa du grand mouvement issu du constat de la déchristianisation de notre pays. Dans le langage d'alors il s'agissait de « sauver les âmes » mais les animateurs de Lisieux percurent presque immédiatement que c'était des hommes qu'il fallait sauver et, plus encore, qu'il fallait porter le ferment de l'Évangile au sein d'une civilisation qui s'édifiait en marge de l'Église. Pour cela, ces nouveaux prêtres résolurent de s'engager avec ceux qui la construisaient et de vivre, avec eux, une communauté de destin. Ce profond mouvement s'inscrivait dans une logique d'« incarnation », qui s'originait dans celle du Christ, venu partager la condition humaine. Or, parmi les lignes de force qui structuraient la société de l'après-guerre, le communisme représentait un élément majeur.

UNE DOUBLE VOIE

Dès le départ, une double voie s'ouvrit devant nous ; deux attitudes qui s'affirmèrent par leur différence d'approche de cette réalité communiste.

Madeleine DELBREL, qui vivait à Ivry, « Ville marxiste, terre de mission », typait ces deux attitudes en parlant de : tendance de salut et tendance d'alliance (1).

(1) Voir par exemple « Nous autres, gens des rues » p. 141-144.

S'inscrivant dans la première perspective, Madeleine tenait à une distance a priori critique dans l'action commune avec les communistes. Pour elle, cette distance exprimait la dimension de rédemption dont le marxisme avait besoin pour être sauvé. Il était en effet une « maladie », un « péché », lui-même fruit du péché qu'était le capitalisme matérialiste...

Madeleine considérait, non sans raisons, que la Mission de France avait opté pour la tendance d'alliance, qui était celle d'un compagnonnage risqué avec le marxisme. A ses yeux, la Mission de France était en danger de succomber à la « séduction qu'un milieu courageusement marxiste porte en lui ». Car « c'est de l'Evangile qui est vécu par eux (les marxistes) et de si éclatante façon qu'on devient inapte à discerner ce qui, vécu par eux aussi, nie l'Evangile ». Et « le danger restera entier tant que des chrétiens considèreront le marxisme comme un état de bonne santé et qu'ils iront vers les marxistes non pour ce qu'ils n'ont pas (comprendre : la foi) mais pour ce qu'ils ont (leur générosité d'engagement) ».

Le lieu n'est pas ici d'étudier la question dans toute sa complexité historique. Je me contente de faire trois remarques :

1 - Sous une terminologie, à mes yeux contestable, était repérée là une difficulté inhérente à toute action missionnaire. Mise au jour à propos du marxisme, cette tension concerne toute approche intérieure à une réalité humaine non chrétienne. Elle est au cœur, aujourd'hui, de problèmes comme ceux de l'« inculturation » ou des théologies de la libération...

2 - Il est certainement nécessaire que les tenants de la tendance d'alliance s'interrogent sur leur fidélité à la rigueur critique de l'Evangile et à la « folie du Christ », comme le dirait Saint Paul. Il est tout aussi nécessaire que ceux qui relèvent de la tendance de salut se demandent si leur enracinement au milieu des autres est bien une réelle communion.

3 - Très préoccupée par la pureté du mouvement de la mission et la dimension de salut-rédemption, Madeleine DELBREL est, semble-t-il, restée insensible au thème, pourtant biblique, de l'Alliance... Ce fut, au contraire, le fonde-

ment de la démarche de la Mission de France, qui entendait épouser son temps et entrer — sans préalable — dans un dialogue d'existence et de pensée avec ceux qui ne partageaient pas la foi chrétienne. Il n'est pas dit que, dans cette démarche, tous aient toujours su garder le tranchant de la Parole dont ils étaient les serviteurs. Mais leur démarche n'en était pas moins légitime.

Si la position de Madeleine pouvait se réclamer de l'intransigeance du converti que fut Saint Augustin, celle du séminaire de Lisieux s'inscrit dans la ligne des Pères Alexandrins et de Saint Irénée. Son maître-mot fut : « Etre avec ».

Or, nous avons découvert peu à peu, au long des années, ce qui fondait cette attitude d'Alliance, illustrée par C. WIENER, dans sa lecture des prophètes d'Israël, sous le titre : « *Un roi fit des noces à son fils* » (2).

Dans des formules peut-être tâtonnantes : « Dieu nous précède chez les hommes », « le Christ est vivant au cœur du monde », « l'Esprit appelle au cœur de tout homme », nous avons essayé d'exprimer cette réalité fondamentale et fondatrice : lorsque nous sommes les hôtes de la maison des autres, nous n'habitons pas un désert spirituel. Lorsque nous cheminons avec les autres, nous ne rencontrons pas des hommes diminués ou des fantômes privés de Parole. Lorsque nous entrons dans une civilisation ou un mouvement de l'histoire, nous ne découvrons pas seulement ténèbres et péchés.

Au contraire, ces hommes, ces peuples, sont pour nous : paroles. Ils sont habités d'Esprit et, dans le meilleur d'eux-mêmes comme dans leurs limites reconnues, ils nous aident à comprendre la profondeur des paroles de vie que le Christ a remises entre nos mains ; ils nous obligent à entendre ces « semences du Verbe » répandues au-delà de l'horizon chrétien.

Cela ne veut pas dire que nous soyons aveugles sur les faiblesses des autres ni sur les impasses et le péché qu'il faut dénoncer chez eux... comme chez nous ! Mais cela signifie que, sur la route commune, l'Esprit de Dieu en

(2) C. Wiener et J. Colson, « *Un roi fit des noces à son fils* (Ed. Desclée de Brouwer).

sa liberté est au service de cette Parole de Dieu dont nous essayons de vivre, car nous l'avons reconnue en Jésus-Christ, mais qui déborde la conscience que nous en avons.

Comme le dit Jean-Paul II, « la présence et l'activité de l'Esprit ne concernent pas seulement les individus, mais la société et l'histoire, les peuples, les cultures, les religions. En effet, l'Esprit se trouve à l'origine des idéaux nobles et des initiatives bonnes de l'humanité en marche : « Par une providence admirable, (il) conduit le cours des temps et rénove la face de la terre » (3).

Les textes de ce numéro — divers, on le verra — veulent simplement illustrer cette histoire « spirituelle » dont nous avons été souvent les témoins éblouis et reconnaissants.

J.M.P.

(3) Encyclique « La mission du Christ rédempteur », N° 28, Janv. 1991, citant Gaudium et Spes, n° 26.

VIENT DE PARAITRE

Dossier du Secrétariat pour les relations avec l'Islam n° 11

Reproduction complète des échanges au Pavillon Islam à Pentecôte 90

40 F port compris à LAC

B.P. 18 - 94121 Fontenay-sous-Bois Cedex

C.C.P. 21 596-44 V PARIS

" Ces athées qui ruissellent de la Parole de Dieu "

Nicolas RENARD

Notre foi a besoin de témoins. Une réflexion d'ordre plus théorique peut l'aider à se charpenter et à se structurer mais, au départ, ce qui la nourrit c'est la rencontre de femmes et d'hommes qui ont inscrit leur foi dans leur vie, par une façon d'être, par des gestes concrets. La première Eglise s'est ainsi rassemblée autour des récits de la vie de Jésus, de même que l'Ancien Testament est essentiellement relation d'une histoire et des hommes qui l'ont marquée.

Où trouver ces témoins, aujourd'hui ? Nous pensons évidemment à l'immense richesse de l'Eglise, à ces saints d'hier et d'aujourd'hui, aux saints reconnus ou aux plus obscurs : il y a là de quoi nourrir notre foi et permettre les conversions constantes qui devraient marquer notre relation à Dieu.

Mais faut-il ainsi en rester aux témoins que nous propose l'Eglise et dont plusieurs vies successives ne permettraient pas d'épuiser la fécondité et la diversité ? Pourquoi chercherions-nous ailleurs, alors que la maison où nous vivons est si bien habitée et si remplie ?

Céder à cette tentation, c'est pourtant manquer une autre richesse, celle liée à tous les hommes qui ne confessent pas Dieu mais peuvent cependant être, à leur manière, des témoins sur notre route. Péguy parlait de ces « athées ruisselants de la Parole de Dieu ». La formule est paradoxale mais elle vise une réalité fondamentale que l'Eglise risque d'oublier, prisonnière qu'elle serait de sa trop grande richesse et de sa suffisance.

Oui, il y a des gens qui vivent la charité, l'espérance et peut-être la foi, autour de nous, et qui pourtant se refusent à confesser Dieu. Oui, nous re-

connaissions, parmi ceux que nous appelons à tort les « incroyants », des personnes qui peuvent être des témoins qui nous provoquent sur la façon dont nous vivons notre foi. Franchissons les limites de l'Eglise visible. Écoutez ce qu'ils peuvent nous dire.

Ils vivent la charité

Ces hommes situés hors du périmètre de nos églises vivent la charité. Non pas l'obole du trop riche qui alimente sa bonne conscience mais une charité qui engage l'être tout entier dans la rencontre d'autrui. Une attitude où l'on abandonne un peu de ses intérêts pour s'ouvrir à autrui et, en particulier, à celui qui a du mal à se défendre. Une charité qui est gratuite, non payée de retour. Combien rencontrons-nous, dans les syndicats, les partis, les associations, la vie professionnelle ou familiale, de ces hommes qui acceptent de donner de leur temps libre et de leur énergie pour des tâches qui ne leur vaudront aucune considération particulière ? Ou bien encore nous côtoyons des militants qui refusent de sacrifier les individus les plus faibles à la ligne du parti. Qui n'a pas connu de ces enseignants qui débordent leur emploi du temps pour aider des élèves ou des groupes d'élèves en difficulté et ceci sans gratification financière ni espoir de promotion ?

L'Eglise est riche de ces maîtres en charité d'hier et d'aujourd'hui. Mais elle ne détient pas un monopole. Dans des organisations laïques, il est d'autres maîtres en charité, qui ne se réclament d'aucune foi religieuse. L'attitude qu'ils adoptent dans certaines situations nous met directement en question, tant elle consonne avec certaines pages de l'Évangile ou de l'Ancien Testament sur l'amour, le respect d'autrui, du plus faible en particulier.

Ils ont l'espérance

Une des qualités d'un bon militant est la lucidité. L'affirmation d'aspirations, si elle ne s'accompagne pas d'une analyse sérieuse des situations, sera taxée d'irréaliste et risque plutôt de renforcer ceux qui se résignent dans la conviction qu'il n'y a rien à faire.

Mais cette lucidité ne mène pas nécessairement à la résignation. Ainsi du militant syndical qui mesure la faible mobilisation autour de lui au moment de lancer quelque chose. Ou encore du membre d'une association qui doit vaincre le scepticisme ou l'inertie pour faire aboutir son projet.

De combien d'espérance aura été jalonnée notre marche vers la démocratie ou vers une plus grande justice ! Des chrétiens y ont été impliqués. Mais combien d'autres aussi « qui ne croyaient pas au ciel » et qui, pourtant, ne se sont pas résignés, qui ont admis que l'homme pouvait être meilleur que ce que parfois il montre de lui-même ! Que, derrière la cendre du compromis, il peut y avoir la petite flamme qui jaillit et rend vie à un projet. L'espérance n'est pas la propriété des chrétiens. Là encore, nous côtoyons des maîtres en espérance qui n'affichent aucune croyance religieuse. Mais ce qu'ils vivent rejoint, en nous, la part d'utopie dont notre foi nous rend porteurs.

Ont-ils la foi ?

Certes, ils ne confessent pas Dieu explicitement. Mais certaines personnes manifestent un sens de l'homme qui interroge notre foi elle-même. Avoir foi en Dieu, n'est-ce pas admettre que notre existence prend sens par rapport à une transcendance, à un Dieu qui nous précède et nous dépasse, un Dieu qui relativise tout ce que nous réalisons, toutes les explications que nous élaborons ? On préfère les savoirs solides qui donnent le dernier mot, les systèmes bien structurés qui disent l'alpha et l'oméga, qui rendent compte du monde à partir de quelques principes. Mais notre foi en Dieu fait lever des vents qui soulignent la précarité de nos constructions. Il est des conversions, des chemins de Damas qui bouleversent nos convictions ou nos façons d'être antérieures. La foi n'est pas justification de l'ordre établi, l'ordre de nos croyances ou de nos institutions. Elle est facteur de subversion, élément critique.

La rencontre de témoins est le catalyseur de cette conversion, témoins de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, prophètes et saints du peuple élu,

disciples d'hier et saints d'aujourd'hui. Tous manifestent, à des degrés divers, que l'homme ou l'histoire ont leur sens ultime en Dieu.

Nous avons dit des « athées » qui nous environnent qu'ils pouvaient être des maîtres dans la charité et dans l'espérance. Ne serait-il pas paradoxal de vouloir en faire nos maîtres y compris dans la foi ?

Évitons évidemment le risque de récupération. Il est trop facile de baptiser ce à quoi nous consons, même si on s'oppose en cela à leur volonté explicite. Respectons la conviction de l'autre comme nous souhaitons que les nôtres le soient et acceptons que certains de ceux qui marquent notre entourage fassent profession de matérialisme, d'athéisme ou d'agnosticisme.

Reste que certaines façons de vivre, certaines remarques peuvent nous interroger sur ce qui est le cœur de notre existence, sur notre foi. Combien de ces « athées » manifestent que l'homme passe l'homme, que rien n'est scellé définitivement, qu'aucun sens, aucune morale, aucun acte ne doivent enfermer l'homme. S'il nous arrive de côtoyer des individus sclérosés, coincés dans des positions dogmatiques, nous rencontrons aussi de ces hommes qui acceptent la remise en question, qui sont en recherche du sens, qui refusent ce qui est trop bien ficelé et voudrait être immuable.

Peut-être ne sont-ils pas directement nos maîtres dans la foi. Mais leur façon de vivre et de réfléchir fait résonner en nous ce qui est en jeu dans notre foi en Dieu. Ils nous mettent en question et nous rendent ainsi plus sensibles à la présence de Dieu en nous, plus ouverts à la conversion, plus attentifs à ce qui transcende l'homme.

Nous avons bien raison d'utiliser les richesses dont dispose l'Eglise et de nous mettre à l'écoute des saints du peuple de Dieu. Encore faudrait-il ne pas s'y tenir et être capables de mesurer toutes les richesses qui se manifestent hors de l'Eglise visible. Brisons la suffisance qui nous menace et acceptons que les voies de Dieu suivent des pistes imprévisibles...

Il rendait témoignage

Quand j'étais à Puteaux, déléguée CGT chez Schneider-Westinghouse (S-W, matériel électrique), au Comité central d'Entreprise, des liens d'amitié se sont créés avec des copains d'autres usines du groupe S-W (du même syndicat). Il y avait là un chrétien d'ACO, de Lyon, ancien jociste, ami d'un PO de Lyon (disparu, lui, dans la tornade de 1954) et d'autres, marxistes bon teint, droits, sûrs de leur athéisme scientifique, comme ils disaient, attendant patiemment qu'au détour du chemin tous, chrétiens ou non, de la classe ouvrière, tombent dans les bras du PC, seule espérance véritable à leurs yeux.

Parmi eux, il y en avait un (décédé depuis, à 50 ans) qui était intrigué par notre foi et posait beaucoup de questions, engageait de grandes discus-

sions (qui rasaient parfois les autres !). Il s'appelait Jean Loulou (le chrétien de Lyon) et moi, aimions échanger avec lui.

Jean était en recherche, passionnément, sur tout ce qui concernait l'être humain. Il se sentait, disait-il, personnellement concerné, comme HOMME rattaché à l'univers, par notre vie de chrétiens dans le Mouvement Ouvrier, intelligent, non résigné devant l'injustice et le pouvoir patronal et celui de la finance (tout pouvoir venant de Dieu, c'est bien connu, normalement, on aurait dû « s'écrouler »). L'existence de tels chrétiens, engagés dans le syndicat et l'entreprise, le déconcertait. L'idée même de Dieu lui paraissait avilissante et aliénante pour l'Homme, et nous, on était là, disant que Dieu était un « plus » pour nous, que, tous ensemble, on

allait vers ce « plus ». On le défiait dans ses certitudes, m'a-t-il confié plus tard...

Il se sentait solidaire de toute l'humanité dans sa marche collective, universelle. Il se sentait concerné par tous les faits divers, les crimes ; il ne jugeait pas mais se mettait en cause. Solidaire... c'est dur d'être solidaire avec des salopards. « Il faut voir d'où ils viennent, comment ils en ont été amenés là », disait-il. Et voilà que j'ai trouvé une lumière sur la parabole de l'ivraie et du bon grain. Comment notre Père du ciel fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchants, pleuvait sur les justes et les injustes. Je ne sais pas ce qu'on a pu lui apporter, à Jean, bien que nous priions beaucoup, Loulou et moi, pour qu'il ait la Lumière, mais je sais tout ce qu'il nous a apporté par ses

discussions. « Il n'était pas la lumière mais rendait témoignage à la Lumière »...

En face du Dieu gêneur, vieillot, éteignoir, qui devait disparaître un jour ou l'autre de l'esprit des gens, comme il disait, nous affirmions que notre Dieu était aussi Fils de Dieu. Perspective immense, pas du tout peureuse ni racornie... Il l'avait bien saisie, cette dimension, quand un jour il compléta nos réponses à ceux des copains qui contestaient notre foi (l'Eglise, ils s'en fichaient, à la limite, c'était la foi, l'espérance et la charité actives qui posaient questions). Donc, ce soir-là, Jean, trouvant sans doute que nos « arguments » n'étaient pas clairs, répondit avec nous, complétant ce qui lui paraissait insuffisant et, en sortant tout content, nous balança : « Hein, que j'ai bien

pigé ? Oui, mais voilà, je n'ai pas la foi. J'ai tout ce qu'il faut pour faire le saut mais j'ai comme un mur en moi, infranchissable »... Nous avons pensé au mur du Père Suhard... Mais il s'est vite rattrapé quand je lui ai parlé du partage, de la solidarité humaine dans le bon comme le mauvais (on appelle ça la Communion des Saints, dans l'Eglise) et que, puisqu'il croyait tant aux « franges », ce mur, on en souffrait autant que lui. « Tu dois te sentir athée puisque je le suis — c'est vrai mais, toi aussi, tu es concerné par notre foi ! — C'est bien ça qui m'emm... de ! Mais j'ai la prétention de penser que ce n'est pas seulement en idée que mon athéisme te concerne et qu'un jour tu en mangeras, de ce pain dur. Tâche d'avoir de bonne mâchouilles ! ». C'était le style du bonhomme !

Alors j'ai prié le Seigneur avec tout cela et j'ai relu l'Evangile avec d'autres yeux... La multiplication des pains, l'Eucharistie, les paraboles, la chananéenne, Zachée, etc. Tout y est passé et y passe encore, Jean est parti vers cette Lumière qu'il espérait et que, je suis sûre, il a rencontrée. Homme de bonne volonté, comme tant d'autres de son espèce, que j'ai connus ensuite dans l'autre usine où j'ai fini ma carrière de soudeuse (car S-W a été restructuré et l'usine de Puteaux, supprimée).

C'était à l'Alhstom, à St Ouen, où assez vite j'ai été amenée à me dire chrétienne. Il y en avait d'autres aussi, des chrétiens engagés. J'ai eu bien de la chance, le Seigneur m'a gâtée de me faire trouver sur ma route de tels frères dans la foi et de tels hommes droits ne

Le connaissant pas aussi mal ! Après une grève très dure, j'avouais mon découragement devant des copains d'atelier, et l'un d'eux, sidéré, s'exclama : « **Alors, si tu n'as plus la foi, toi, où allons-nous !** ». Ça m'a été un bon coup de pied au derrière... Il y avait eu de très graves histoires dans l'atelier, lors de cette grève, une trahison notoire, que je n'arrivais pas à pardonner. « Comme chrétienne, tu dois pardonner », me disaient les copains... « Dieu pardonne, moi, je ne peux pas », leur répondais-je. Jusqu'au jour où ils ont décidé de « lever l'excommunication du salaud qui avait trahi » et qui était tout penaud, isolé dans son coin (on appelle ça « quarantaine » !). « Bon, m'ont-ils dit, on lui recase, t'as pas besoin de te casser pour lui dire bonjour, on le fait

à ta place »... et, derechef, j'ai expérimenté ma sacro-sainte Communion des Saints... Ils étaient, ils sont toujours parole de Dieu pour moi. C'est pourquoi je crois que le Seigneur nous enseigne par les non-croyants, les hors du peuple élu, comme Cyrus, Rahab la courtisane, la Chananéenne, le Centurion et les autres... Et même ce moins que rien de Ponce-Pilate, qui a montré Jésus couvert de crachats, ensanglanté, défiguré, devant le peuple : « Voilà l'HOMME »; et cet homme condamné est appelé à ressusciter, et il est Fils de Dieu ! Comme me disait un copain portugais : « **Dieu écrit droit avec nos écritures tordues** »... L'Esprit souffle où il veut. Il est dans la parole de celui qui parle et dans le cœur de celui qui écoute.

Le P. Decourtray a parlé de connivence entre chrétiens et marxisme. Moi je dis non pas avec le marxisme, mais avec les hommes de bonne volonté qui y adhéraient à cause de l'abandon de la classe ouvrière par l'Eglise qui ne les écoutait pas (et les écoute-t-elle encore ?). Connivence de tendresse pour le monde des exclus, des méprisés. Connivence d'amour.. Dieu a tant aimé le monde qu'Il lui a donné son Fils, le meilleur de Lui-même. Il veut les hommes libres et debout. Et chaque jour, je m'émerveille devant cette puissance donnée à l'Homme pour continuer la création, pour bâtir un Monde plus juste et plus fraternel mais aussi, hélas, libre de tout détruire...

« Plantons des patates, di sait mon père, ça enlèvera le chiendent ». Autre version de la parabole...

*Accueillir les autres dans leur vérité **

Jacques SOMMET

Dans le domaine biologique, on voit surgir de vrais athées, non pas des scientifiques simplistes, mais des gens qui sont en difficulté, comme l'ont été dans tous les temps ceux qui construisaient la science. Ils ne pensent pas que la science leur apporte les solutions ou les lumières sur les questions qu'ils se posent. Et la religion, surtout la religion réduite aux questions sociales, ne les touche pas profondément. Dans leur recherche de logique engagée, ils vivent une aventure à la fois espérante et angoissante. Que deviendra l'humanité si nous arrivons, même imparfaitement, au bout de ce que nous sommes en train de faire ? La référence à des doctrines philosophiques ne leur apporte guère de lumière dans cette aventure angoissante. N'imaginons pas ces savants, qui travaillent aussi bien aux Etats-Unis qu'à Paris, qui s'expriment dans de grands congrès internationaux, comme des femmes et des hommes béats de leur réussite. C'est peut-être le cas de quelques aventuriers d'un jour qui jouissent de dix minutes de réussite à la télévision. Mais celui qui, à longueur de vie, se livre à chercher la vérité qui lui échappe, est habité de redoutables questions...

L'angoisse des chercheurs de vérité

Le savant sait qu'il faut devenir maître de certaines choses. Mais les choses dont on devient maître ne sont pas celles qu'on attend. Cette maîtrise, où conduira-t-elle ? Il n'existe pas une sorte de déduction à

(*) Extraits de PASSION DES HOMMES et PARDON DE DIEU (Ed. Le Centurion, Paris, 1990, p. 58-65).

l'avance des contradictions qui naîtront des techniques. Il n'existe pas d'instrument philosophique ou théologique pour expliquer les enjeux de cette expérience par un langage théorique — cela existera-t-il même un jour ? Les problèmes des chercheurs à long terme ont en commun avec ceux de la mère de famille, en recherche de solution pour son enfant dans le lendemain immédiat, de ne pas pouvoir se suffire du langage théorique, qui est pourtant capital. C'est comme s'il y avait une naissance nouvelle de l'homme dans son choix à tenter. Cela se passe dans une expérience. S'il n'y a pas cette expérience, vous pouvez dire n'importe quoi : ou je ne saisis pas, ou cela ne me concerne pas.

Comment le christianisme est-il présent à l'angoisse de vivre de façon authentique ? J'ai pu en noter les signes là où on s'y attend le moins, au Carmel, chez des Petites sœurs du Père de Foucauld...

L'angoisse apostolique

A côté des traditions monastiques de toutes sortes, l'intuition et l'expérience d'Ignace, qui ont inspiré les *Exercices spirituels*, sont de cet ordre. Il ne suffit pas que les maisons de retraite prospèrent, qu'elles soient le lieu où l'on applique bien les techniques de discernement avec des gens appartenant à une zone sociale dans laquelle le bien-être et la maîtrise de sa vie sont assurés. L'essentiel est de faire un chemin ensemble, aidés d'une expérience vraie. Sans retour sur une expérience de l'existence, sans communication entre le risque et l'angoisse de vivre d'une part et la relation profonde à la gratuité de Dieu d'autre part, une « retraite spirituelle » peut-elle être authentique ? Ignace et François Xavier se battent avec une véritable angoisse apostolique pour les gens qu'ils rencontrent. Les études savantes sur les *Exercices spirituels*, sur la façon dont ils intègrent les exigences « analytiques » de l'époque, comme le Père Beirnaert a pu les conduire, me sont certes utiles. Mais tous ces efforts ne donneront rien, si je ne me soucie pas de vérifier ce que je vis de l'expérience d'Ignace,

de François et de leurs compagnons. Ils ont vraiment été en prise et aux prises avec le risque et l'angoisse de vivre. Les *Exercices* deviendraient une mécanique si on ne veillait, au départ, à ressaisir les gens et à partir avec eux au niveau de leur expérience « authentique », de leur angoisse de vivre.

J'ai encore à recevoir

Ne simplifions pas les questions. L'angoisse de vivre n'est pas seulement la mienne, mais celle qui se forme dans la vérité de l'expérience de mes rapports avec les autres. Certes, mon angoisse peut être celle d'une conscience pécheresse qui se replie sur ses péchés et ses faiblesses, comme au début des *Exercices*. Mais une transformation doit s'opérer, qui n'est pas nécessairement la disparition de l'angoisse de vivre ; elle peut devenir plus ouverte, plus complexe dans la relation avec les autres, dans l'espérance chrétienne. Dans le rapport avec l'autre, par exemple avec le non-croyant, on est investi par la quête douloureuse de l'autre et de soi. L'angoisse de vivre se déplace. Il y a la certitude de rencontrer en tout homme la grâce, dans toutes les conditions possibles de sa vie. Mais je ne peux pas espérer de façon simplifiée que « je referai chrétiens mes frères ». Ce fut un cri superbe dans la société des années trente où il a été énoncé. Pourtant, il y a là quelque chose de limité. J'ai à recevoir Dieu à travers tout homme existant et dans toutes les conditions possibles de sa vie. J'ai à entendre Dieu à travers des voix qui me resteront mystérieuses. Même lorsque je suis éclairé par toutes les lumières de la Révélation, ce n'est pas fini, j'ai encore à recevoir. De plus, les hommes qui sont, à mes yeux et aux leurs, éloignés de Dieu, je ne peux pas rêver qu'un jour Dieu leur parle de telle sorte qu'ils s'en remettent à lui ; ce sont eux qui m'appellent à me remettre à Dieu.

Au fur et à mesure que j'avance, un déplacement se fait. Le chemin intérieur de la foi conduit à un désintéressement de soi. Je suis moins habité par les scrupules concernant ma vertu ou mon manque de vertu

que par la question du mystère obscurci. Je sais que Dieu me parle par tout homme, dans quelque condition qu'il soit, et parmi les conditions les plus difficiles. Il y a comme une double démesure à porter : l'obscurité de Dieu et, pour utiliser une formule très brève, le péché de l'humanité dont je suis. Cette tâche n'est pas désespérée, on peut l'appeler une tâche espérante. Elle suppose une épuration, un approfondissement de la confiance en Dieu présent.

Mais la religion n'apaiserait-elle pas l'angoisse de vivre ? Du moins la foi, la foi approfondie, osée, risquée ? Le prêtre n'a-t-il pas pour mission d'exorciser, d'apaiser l'angoisse par la foi ? La certitude de Dieu, de son amour, ne dépasse-t-elle pas toute angoisse ? Certes. Je suis d'accord avec les propos admirables de François Varillon, les belles affirmations de Stan Rougier sur cette étonnante force de l'amour de Dieu. Mais j'ai comme l'anxiété de n'avoir jamais fait, moi, tout ce qu'il faut pour bien l'entendre, pour approcher du lieu de la totale lumière, du lieu où la totale consolation serait évidente. Je ne parle que lentement, tardivement, d'amour, de paix, de consolation retrouvés ; car il s'agit d'un avenir et — je le redis à satiété — d'un amour reçu. Et il est à recevoir à travers les hommes. Il ne se réduit pas à un humanisme maîtrisé. Et les hommes ne sont pas à l'image de Dieu au sens où ils en seraient le fidèle miroir. Je suis dans le monde des hommes dont certains, peut-être, veulent être loin de Dieu. Il me faut affronter cette démesure de l'éloignement de l'humanité par rapport à Dieu pour recevoir sa grâce dans sa gratuité et sa générosité mêmes.

L'accompagnement est toujours question à soi-même

Il ne s'agit nullement, même avec quelqu'un « qui vient de loin », d'abandonner l'effort que la recherche de Dieu représente, mais de découvrir ensemble sa présence déjà là. Il importe d'abord d'accompagner, d'entendre celui qui est dans cette interrogation presque dé-

sespérée, de discerner avec lui le pas qu'il fait — et qui évoque le pas que j'ai à faire moi aussi. L'accompagnement est toujours exigence, question à soi-même. Quand il donne les *Exercices* à des incroyants — ce qui est tout de même un peu particulier —, Maurice Giuliani remplace parfois le « fondement », le début de la démarche où l'on se met en présence de Dieu dans la foi, par le discernement qui consiste à découvrir ensemble, dans une conversation très libre, l'esprit qui habite cet homme dans sa démarche jusqu'alors. Cela n'empêche pas nécessairement d'aborder avec lui le problème de Dieu ; ce peut même être une façon de le faire. Dans un échange loyal, la parole sort de ceux mêmes qui cherchent, la mienne étant réponse et annonce.

Je pense ici à Jésus en dialogue avec les disciples d'Emmaüs. J'ai souvent médité cet Evangile. Voici deux disciples. Ils fuient. Il fuit avec eux. Il marche avec eux. Ce « marcher-avec » est l'accompagnement au sens le plus profond. Il est le Christ qui est ressuscité, dans la gloire ; il porte l'invincible témoignage de la lumière qui est en lui, le mystère de Dieu, et qui est désormais sa plénitude au milieu des hommes ; et, pourtant, il est vraiment cette espèce de pauvre homme qui chemine avec ces gens, qui est en retard sur eux, qui a l'air aussi fatigué, sinon plus, qu'eux. Puis il parle avec eux. Et à mesure qu'ils cheminent, ils disent eux-mêmes ce qu'ils reconnaissent pour vrai, sans en être apparemment éclairés. Quand les gens parlent sérieusement de leur existence, on est amené à poser des questions qui sont des discernements, c'est-à-dire qui éveillent la responsabilité de l'autre, qui modifient peut-être ce qu'il va dire.

Etre convaincu du mystère de Dieu dans chaque homme

Donner les *Exercices*, c'est être accompagnateur plus qu'instructeur. On me reprochait quelquefois cette préférence pour l'accompagnement, par exemple dans la façon de faire avec les étudiants de Fourvière

après les difficultés qui ont suivi l'intervention romaine des années cinquante. Faire des exhortations, développer une relation patiente; n'était-ce pas choisir le plus facile, prendre le beau rôle qui dispense de se compromettre, de prendre position ? En fait, je donnais un enseignement, notamment sur les *Constitutions* jésuites, pour ceux qui allaient être ordonnés prêtres, mais un enseignement à l'intérieur d'un accompagnement. Je ne méprise pas l'autre tâche, celle d'enseigner de loin, mais je ne la crois possible que s'il y a d'abord un accompagnement. Sinon je ne suis pas tout à fait dans ma vérité.

Il ne s'agit pas de lâcher trop vite les grands mots spirituels, de parler à tout propos de grâce et d'amour. Mais ce qu'ils signifient doit être présent comme conviction. Quand le Père Giuliani parle de l'Esprit qui habite tout incroyant, c'est de l'ordre de la grâce ; il s'agit d'une dimension profonde qui fait que les êtres ne sont pas des anonymes, qu'ils ont une présence profonde à eux-mêmes qui vient de Dieu.

Il n'y a pas alors une démarche psychologique plus ou moins habile, pleine d'expérience humaine, sur le rapport entre les hommes. Mais celui qui accompagne est habité par la conviction du mystère de Dieu qui aime chaque homme dans son existence ; à travers sa vie humaine se révèle le dessein d'un acte créateur. Cet acte est celui par lequel l'humanité s'est mise en route et qui la crée constamment. Voilà qui peut éclairer une démarche d'accompagnement. La présence de Dieu est une création accompagnant en même temps que précédant. Je reconnaitrai en Dieu le fondement de ce qui est en toute vie humaine, quelle qu'elle soit, avec ses infidélités et ses fidélités les plus lumineuses. Dans les mots, les recherches, les hésitations des hommes qui sont dans l'angoisse comme de ceux qui sont dans l'espoir, il y a une autonomie d'isolement. Mais, il faut le redire, il n'y a pas d'homme qui soit seulement son angoisse ou sa joie. Il est autre chose, ce qui est reçu, une initiative de Dieu ; c'est difficile à exprimer, mais c'est fondamental. C'est une vue qu'il faut sans cesse se remettre à l'esprit

et qu'il faut répéter ici. Je ne puis pas considérer l'homme indépendamment de Dieu, ni Dieu indépendamment de l'homme. Dieu nous rend responsables. Et dans le jeu de nos responsabilités entrecroisées, je ne désespère pas de recevoir du dernier des hommes quelque chose de Dieu qui me parle. Dieu ne me parle jamais en se séparant de ceux qu'Il s'est donnés et qu'Il m'a donnés. Quand je parle un langage humain, très humain, dans cet accompagnement, c'est par respect pour l'initiative de Dieu qui habite cet autre, par respect de la gratuité de sa présence. Dans son sang bat en quelque sorte le sang de Jésus-Christ.

Je ne peux séparer l'un de l'autre : Dieu et l'homme

Saisir cette présence créatrice en l'homme, n'est-ce pas aliéner cet homme ou le considérer pour ce qu'il n'est pas lui-même ? Caricaturalement, aimer Dieu en l'autre, n'est-ce pas ne plus aimer cet autre lui-même ou le déposséder en quelque sorte de lui-même ? Non, je ne veux pas, je ne peux pas séparer l'un de l'autre, Dieu et l'homme, ni d'aucune façon occulter l'homme dans sa réalité personnelle ; bien au contraire.

Dans le rapport à l'autre, j'ai en même temps à être docile à l'appel qui m'habite moi aussi, qui me constitue. A travers cet autre, j'ai encore à recevoir ce que Dieu a à me dire, à le recevoir dans une démarche si authentiquement respectueuse de ce qu'est cet autre que Dieu s'y propose à lui à travers moi. Car le Dieu de Jésus-Christ se propose à l'humanité de façon presque dérisoire ; c'est dans la plus invraisemblable discrétion que cette proposition trouve sa force.

C'est pour cela que j'insiste sur la patience qui est une passion d'être fidèle à l'homme en tant que Dieu l'habite. Quelque part il est proposé à sa liberté d'accepter Dieu ou de ne pas l'accepter. Ce n'est pas moi qui lui fournirai la formule sûre et l'efficacité automatique. Je vais donc prendre le chemin avec lui, marcher à son pas, vivre ce pas en ce qu'il est : fidélité de cet homme à lui-même et fidélité à l'Esprit de Dieu. Avec un homme qui ne se suffit pas orgueilleusement à lui-même, qui est maître de sa vie non pour en faire ce qu'il veut mais pour en attendre ce qu'il doit être, nous nous trouvons au seuil d'une attitude qui est comme le signe de l'authenticité d'une présence. J'ai à le remettre au mystère qui l'habite et dont je ne peux pas lui dire à ce moment-là : « Votre Dieu, c'est le Dieu de Jésus-Christ ». Si lui se débat avec cette question, je lui répondrai sans profiter de sa faiblesse, de son angoisse devant les problèmes qu'il se pose pour le précipiter dans les bras de la vérité qui habite en lui.

Dieu caché, mais pas absent

J'ai une grande idée de Dieu et de l'homme ; que cet homme soit croyant ou non, précisons-le une fois de plus. Je ne conçois pas de vivre comme croyant sans la présence des hommes qui sont incroyants — utilisons ce mot faute d'un autre plus positif. Ils ne sont pas dans la lumière mais plutôt dans la nuit ; mais la nuit fait partie de la lumière et la lumière fait partie de la nuit. Il faudrait le dire mieux ; mais les choses dont on vit s'expriment difficilement, maladroitement. Comment répondrai-je à celui qui me questionne sur Dieu, si je ne suis pas habité par le mystère constitutif de ma foi même, qui est que Dieu dont je parle est le Dieu caché, non pas absent, mais comme disparaissant. Aussi, dans mon langage sur Dieu, il est impossible de ne pas inclure le silence respectueux envers ceux qui n'en parlent pas.

**Je crois qu'il n'y a ni Dieu ni Diable
au-delà des hommes,
ni Bien ni Mal, ni Vrai ni Faux.**

**Je crois que toute Religion devient inhumaine,
que toute Morale tend à démoraliser l'homme
et qu'aucune Vérité ne rendra jamais compte
de l'acte même par lequel une conscience la récuse
ou tente de s'y abolir.**

**Je crois que nous avons à exister selon nous-mêmes,
à donner sens à notre vie en la vivant,
et qu'aucun d'entre nous n'est rien et ne possède rien,
mais qu'ensemble nous pouvons tout.**

**Je crois que l'hypocrisie
est la mère de toutes les vertus déclarées,
que la seule vertu réelle
est exigence de liberté.**

Francis Janson

Militante retraitée,

Je suis née en 1911.

Je suis militante. Je tiens ça de famille. Mon grand-père était la crème des hommes : bon, serviable. J'ai hérité de ce dévouement. Déjà à l'école, je faisais la mère : en reculant l'un ou l'autre... La maîtresse riait : « C'est une vraie petite mère ». Mais tout ça, c'est sans mérite. C'était comme ça.

C'est notre esprit de justice qui nous a menés au communisme : il y en a tant qui s'enrichissent sur le dos de ceux qui produisent ! Ce n'est pas de la jalousie : c'est l'esprit de justice.

Mes parents tenaient une « manœuvrerie » de 15 ha. J'ai travaillé avec eux. Ma sœur voulait continuer ses études. Moi, je préférais les bêtes, le travail, la liberté. Ça tombait

bien. Mes parents n'auraient pas pu nous faire étudier à deux.

En 36, avec mon mari, on était domestiques en maison bourgeoise, chez des vieux. On a mis de côté nos gages et, en empruntant — ma sœur nous a beaucoup aidés — on a acheté une petite maison en 1937. Mon mari est alors entré à la SNCF et moi je me suis embauchée comme repasseuse. 1936 : on était content de voir que ça bougeait. Avant la guerre, on s'est abonné à « l'Humanité ». En 39, mon mari est parti. En 40, il a été tué dans la poche de Sedan. Je me suis alors retrouvée sans travail. Mon patron n'a pas voulu me régler mes congés payés. Pourtant, c'était un droit qu'on avait conquis. Je l'ai emmené aux Prud'Hommes. J'ai gagné. Il a payé.

En 45, j'ai adhéré au P.C. Il n'y avait que lui qui luttait pour les ouvriers. Mon père avait déjà les idées socialistes. J'avais lu un livre, à 14 ans : « A l'Ouest, rien de nouveau » ; déjà, à cet âge là, ça a fini de m'éclairer. Je me souviens de la dédicace d'Anatole France : « On croit mourir pour la Patrie, on meurt pour des Industriels ».

En 42, je m'étais embauchée à Hutchinson. J'en suis partie après un concours réussi à la SNCF, où je m'occupais des petits colis. J'ai découvert le combien de gens, d'ouvriers étaient indifférents aux événements. Ça me révoltait. Je travaillais 6 jours sur 7. C'était loin de chez moi et je gagnais moins qu'à Hutchinson, tout en travaillant plus d'heures. Je suis revenue à l'usine en 48 où je suis restée jusqu'en 69

mais pas en retraite

Andrée BRICARD

(Montargis)

À 58 ans j'ai été liquidée, licenciée pour mes idées. J'étais fichée : on savait que j'étais au P.C., que je collectais les timbres pour le trésorier de la section CGT.

Mes 15 jours de vacances de 1947, ça a été pour partir à Orléans, à l'école du Parti. J'ai fait ça par idéal, pour mieux savoir s'expliquer, pour être plus formée. Bien souvent, j'étais la seule de mon bureau à faire grève pour en soutenir d'autres. Il fallait le vouloir.

J'ai connu mon mari, M. Bricard. On s'est marié en 48. Il venait avec deux enfants. Oh ! mon cœur, quand le petit s'est jeté sur moi, m'a adoptée et m'a dit « Maman ». Mon mari était un militant. Presque toutes les semaines, le dimanche après-midi, c'était pour faire notre article pour « Le Travail-

leur ». Heureusement qu'il y a toujours eu la presse du Parti ! Je n'ai pas la télé. Ma radio est sur Radio Châlette. C'est tout. Je lis tous les jours mon journal et je sais plus de choses que tant d'autres.

J'ai fait deux mandats à la municipalité. Ils le savaient bien, les chefs de l'usine. Avant de me licencier, on a essayé de me faire craquer en me mettant à un poste d'homme. J'ai tenu 3 ans très durs. Mais j'aime le contact humain : on était frères d'exploitation, à la chaussure. J'ai peur qu'aujourd'hui l'argent détruise un peu les sentiments. J'ai élevé aussi, quelques années, un petit-fils de mon mari. Mais mon mari est tombé malade en 72. Opéré d'une tumeur au genou, il a été amputé d'une jambe. Puis de l'autre. On s'est séparé du petit. Mon mari est mort à

l'hôpital, en 86. Pendant des années, j'ai été son seul lien avec l'extérieur. Je l'avais abonné à « l'Humanité ». Et, tous les après-midi, j'allais l'aider à le lire en entier. **Vous savez, le journal, c'est un stimulant.** Quatre-vingt-six, c'est l'année où l'élection de Jean-Louis a été annulée. Entre les deux tours, je dis à mon mari : « Tu sais, si on se bat bien, Jean, il va gagner ! ». J'ai vu son visage se détendre. Et, le lendemain, il mourait. Il avait été un vrai militant. Il était allé un jour à St Maurice sur Aveyron à vélo pour faire un meeting. A chaque fois qu'il a voulu causer, on a couvert sa voix avec des clairons. Rentré — à vélo — tard (2, 3 heures du matin), ça ne l'empêchait pas de prendre le boulot quelques heures après. Il était malheu-

reux de ça, mais pas désespéré. Il tenait son jardin impeccable pour qu'on ne dise pas : « Il ferait mieux de s'occuper de chez lui ».

Ma vie, c'est un combat avec d'autres pour la justice. Il faut que ça change.

C'est aussi la vie de voisinage, le dépannage. Les déclarations d'impôts à faire, Madame X qui est seule, maintenant que son mari est mort. Je vais jouer aux petits chevaux avec elle. Mais on a entraîné des copines qui y vont aussi.

La classe ouvrière, c'est mon milieu. Ma sœur aussi a gardé ses convictions. A la fin, mon père et ma mère votaient communiste. Celui qui n'est pas dans une organisation, il va nulle part. Oh ! que j'étais bien, jeudi soir, au repas des retraités :

c'est pas le repas, c'était d'être là avec tous. On sent le courant.

Buomberger, qui était croyant, me disait une fois : « Pour moi vous êtes une sainte ! ». Mais il m'a laissée dans mes idées. D'ailleurs, on avait presque les mêmes. Je suis tolérante.

Le peuple, c'est une force. L'espoir de la victoire fait toujours repartir. Bien sûr, devant la mort, j'ai été plusieurs mois comme une automate : mais je me suis absorbée dans le travail — quand on dit que le travail ça fait vivre — et puis j'ai la mémoire de mon cœur. Je ne mourrai pas désespérée. Je sais que l'émancipation des peuples avance. Tant de choses ont changé depuis les grèves de 55 à l'usine. Les évé-

nements d'aujourd'hui, ça va dans le bon sens.

J'ai lu Zola : « *Germinal* »... « *Au bonheur des dames* ». Ah ce livre d'une fille qui oublie son peuple !

Je ne suis pas dépensière. Pourquoi mettre son argent dans l'apparence ? J'ai fait mes affaires, la maison est vendue. Ce que je ne dépense pas pour le nécessaire, je peux le donner. Les organisations ont de gros besoins. C'est plus utile comme ça. Et puis ici, en foyer-retraite, on est si bien. Dire que des gens s'y ennui-ent : et moi, je n'ai pas le temps. Mais je prends quand même le temps de lire mon journal — en entier.

A travers l'“incroyance” le souffle de l'Esprit

Jean-François SIX

Quel était l'état d'esprit du jeune garçon que j'étais, en 1940, il y a 50 ans, faisant sa communion solennelle ?

Je m'engageais à vivre la foi que j'avais reçue de mes ancêtres et à la transmettre à mon tour. Dieu m'avait parlé, me parlait à travers les croyants, les gens de ma famille, tous croyants, les gens de mon village, tous croyants ; je me trouvais dans un circuit de foi bien clos sur lui-même ; j'étais incapable d'imaginer qu'il y avait vraiment des incroyants, des êtres qui pouvaient penser que Dieu n'existait pas. A fortiori j'étais strictement incapable de me dire que Dieu me parler à travers les incroyants.

DE LA FOI DE MON ENFANCE A L'EXPLORATION

La foi de mon enfance, je l'ai quittée à 19 ans. A cause de croyants qui voulaient me faire croire que Dieu m'aimait beaucoup puisque j'allais mourir et qu'il m'appelait donc à Lui, que mes souffrances étaient envoyées par Dieu comme réparation des péchés et participation à la rédemption du monde. Paradoxalement, Dieu m'avait parlé à travers cet accident et l'approche de la mort pour me dire, je le compris ensuite, qu'il n'était pas du tout cet « Interventionniste suprême » qu'on m'avait inculqué, qu'au contraire il laissait à ma liberté et à ma raison tout le travail pour déchiffrer à la fois sa création et l'ensemble de sa Révélation.

Ma foi, désormais, ne pouvait plus être purement et simplement un patrimoine reçu passivement mais se devait d'être une exploration incessante où j'avais ma pleine

part, librement. Nietzsche, Marx et Freud, dans le bouillonnement intellectuel de l'après-guerre, m'ont certainement beaucoup aidé à décanter ; mais, en même temps, des militants marxistes, nietzschéens ou freudiens, militants du monde ouvrier, militants du monde de l'enseignement ou du monde politique, marqués plus ou moins par l'un des trois ou par les trois courants. Ces militants étaient athées ; athées puisque militants, c'était trop clair à mes yeux. Leur athéisme, je l'ai aperçu très vite, était en parfaite symétrie avec la foi de mon enfance : un même dogmatisme, une même certitude, un même impérialisme, un même prosélytisme. Oui, théisme et athéisme, j'apercevais fort bien qu'il s'agissait de deux frères ennemis dont la polémique incessante se nourrissait l'un de l'autre ; ce que l'un affirme, l'autre aussitôt le nie et ça n'en finit pas. Je n'avais pas quitté la foi fermée de mon enfance pour entrer dans une autre foi fermée. Et je crois que Dieu m'a parlé, à travers l'athéisme pur et dur que j'ai rencontré, de la même manière qu'il m'avait parlé à travers le théisme pur et dur de mon enfance. Dieu m'a appris à brûler les idoles, les en-soi, tous ces dieux militants qui exigeaient indûment des sacrifices, et d'abord celui de la liberté et de la raison, ces dieux de totalitarisme et de stricte négativité, l'un allant toujours avec l'autre.

L'ESPRIT-SAINT NOUS PARLE A TRAVERS L' « INCROYANCE »

Je me suis mis alors à fréquenter des mystiques, deux d'entre eux surtout ; l'un, Charles de Foucauld, qui avait été incroyant entre 16 et 28 ans, de cette puissante incroyance positiviste de son époque, celle de Taine, de Littré, de Renan ; l'autre, Thérèse Martin, qui, presque jusqu'à la fin de sa vie, n'avait pu croire « qu'il y eût des impies n'ayant pas la foi » et qui, dix-huit mois avant sa mort, raconte qu' « aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi ». Ils avaient donc, l'un et l'autre, rencontré Jésus au cœur de l'incroyance contemporaine. Je commençais à pouvoir penser que Dieu pouvait me parler à travers des incroyants, que ces expériences spirituelles, que j'essayais de décrypter, m'en donnaient formellement le témoignage, que la théologie et ma raison estimaient que cette voie n'était pas absurde.

On se souvient de la parole de Paul VI, au cours de la rencontre, en 1967, avec le Patriarche Athénagoras : « L'Esprit-Saint nous parle aujourd'hui à nous, Eglises, à travers l'incroyance de tant de nos contemporains ». Cette parole est venue me conforter dans ma recherche et mes rencontres. Mais je me disais sans cesse : encore faut-il

que les Eglises, que nous, les baptisés, commençons justement par accepter que les incroyants sont des canaux possibles de l'Esprit et qu'ils le sont autant que ceux qui adhèrent à une religion, et même autant que ceux qui ont des convictions autres que religieuses. Combien de fils de l'Eglise romaine l'admettent au fond de leur cœur ? Combien ne cessent de limiter la force de l'Esprit, le réduisent, Lui, l'Esprit, à ne pouvoir utiliser que les canaux BC-BG « baptisés catholiques bon genre » ?

LES RICHESSES SPIRITUELLES DES « INCROYANTS »

Quand l'Episcopat, juste après le Concile, m'avait demandé de mettre en place un « secrétariat français pour les non-croyants », j'avais essayé de définir la fonction de ce secrétariat en m'appuyant, entre autres, sur le n° 44 de *Gaudium et Spes* : que l'Eglise a toujours beaucoup reçu de ses « adversaires », de ceux qui ont d'autres convictions, et qu'elle veut continuer à le faire. Il s'agissait donc, pour ce secrétariat, de détecter les richesses spirituelles des « non-croyants », d'en faire davantage prendre conscience à l'Eglise et aux chrétiens, de montrer, dans les faits, que l'Esprit s'adresse aussi à l'Eglise par le canal des « non-croyants ».

Au fond, je devais essayer, dans cette tâche de ce qui s'appelle maintenant *Service Incroyance-Foi (S.I.F.)*, de susciter dans l'Eglise un nouveau regard, d'apprendre à discerner la présence active de l'Esprit Saint dans le cœur et les actes de tous ceux-là qui ne disent jamais « Seigneur, Seigneur » mais qui font la volonté du Père ; je devais essayer d'inviter à une nouvelle forme de prière, peu courante dans l'Eglise, celle qui consiste à remercier Dieu des grâces que l'on reçoit à travers ceux-là qui se disent strictement hors Eglise et hors toute foi à quelque transcendance.

DE LEURS MAINS JAILLIT L'EAU VIVE.

A Pentecôte 91, au moment où la MDF célébrera ses 50 ans, il y aura vingt-cinq ans que commençait cette tâche ; un quart de siècle, c'est peu dans l'histoire de l'Eglise de France. Je n'ai pas envie de faire ici un bilan du SIF, mais de porter brièvement témoignage, de dire quels sont, parmi les « non-croyants » que j'ai rencontrés, ceux dont la vie — leurs faits et gestes, leurs réflexions —, a été le plus, pour moi, révélation de Dieu. Ce serait trop long, bien sûr, de les énumérer, de faire le portrait de chacun en essayant de montrer ce qui m'a paru, en chacun, passage de l'Esprit, appel à

moi de l'Esprit à travers eux. Mais il me semble clair que ceux-là dont j'ai reçu, qui « ruissellent », à mes yeux, de l'eau vive qu'est l'Esprit, se rejoignent tous sur un point précis ; et je crois que ce point-là est capital, que c'est sans doute l'essentiel de ce que l'Esprit veut dire aujourd'hui à toute l'Eglise à travers ces hommes et ces femmes.

Pour mieux faire comprendre ce point essentiel, je voudrais faire composer, à partir de toutes ces rencontres, un portrait-type, un portrait d'incroyant-d'aujourd'hui, tel qu'il existe, tel que je l'ai rencontré, à travers qui j'ai rencontré le Dieu de Jésus-Christ. Un incroyant qui, à travers sa position même, exprime l'Esprit, l'exprime en soi, nous l'exprime, l'exprime à nous, Eglise. Appelons-le Paul.

Paul dit volontiers qu'il ne sait pas. Qu'il ne sait pas si Dieu existe, qu'il ne sait pas si ce que le Christ propose est une réelle révélation de Dieu. Fervent, actif, promoteur des droits de l'homme, il ne sait pas si, oui ou non, il y a un Dieu qui les a inspirés à l'homme ou si c'est strictement l'homme qui s'est donné peu à peu à lui-même ces principes pour rendre plus humains l'homme et l'humanité ; il n'exclut pas Dieu de la marche de l'histoire il ne voit pas qu'il pourrait l'y inclure. Paul est agnostique.

GARDER VIVANT LE « SUSPENS » EN L'HOMME

Nous discutons ensemble, de temps en temps, philosophie. Nous sommes d'accord depuis longtemps pour récuser, l'un et l'autre, la méthode qui consiste à dire : « puisqu'il y a de l'être, il y a un Être suprême ; on ne peut pas ne pas tendre vers un sommet, ne pas porter à l'absolu le terme relatif qu'est l'être particulier, celui dont nous avons l'expérience ». Lui, de son côté, récuse l'athéisme qui méconnaît le sens de l'insondable qui hante l'homme et qui l'habite, l'athéisme qui refuse d'ouvrir la conscience sur un *abîme*. Pour Paul, il s'agit d'être en « suspens », de ne supprimer ce « suspens », constitutif de ce qu'est l'homme, ni par un « oui » ni par un « non », de chercher à préserver cette position et à la motiver sans cesse. Paul est trop au courant des recherches ethnologiques pour en être encore au rationalisme athée de papa : pour lui, les mythes, les religions ont du sens, une logique qui l'intéresse ; il se refuse à frapper d'incohérence le discours religieux, à le suspecter a priori ; pour lui, ce discours est fait par les hommes pour régler leurs échanges et cette expérience de l'échange semble par elle-même les satisfaire ; il ne voit pas ce qu'apporterait une révélation, un au-delà de ce sens-là.

Paul a assimilé les objections de Marx, de Nietzsche, de Freud ; nous sommes d'accord sur ceci que l'idée de Dieu ne peut être le reflet d'une société chaotique, d'un ressentiment ou d'une culpabilité. Des sentiments négatifs, comme la peur de la vie, ne peuvent être le soubassement d'une affirmation vraie ; et, lui comme moi, ne voulons pas concevoir Dieu à travers ces prismes déformants. Paul me pousse à concevoir Dieu de plus en plus à partir de l'amour désintéressé ; ainsi ne décape-t-il pas seulement mon idée de Dieu, du Dieu janséniste de mon enfance, il m'incite à prendre une voie dans laquelle je ne peux pas ne pas voir une poussée de l'Esprit.

POUR UNE ÉGLISE FIDÈLE A L'ÉVANGILE

Reste un très gros morceau : l'Église. Paul aime l'Évangile, sa force, sa visée très pure. Il ne conteste pas qu'il faut toujours « instituer » un élan, qu'il fallait « instituer » l'Église et il admet même que celle-ci, en partie, « pour moitié », dit-il, a été globalement fidèle à l'Évangile, c'est son côté « saint » ; mais là où elle pêche, c'est d'avoir très mal géré souvent son institutionnalisation, d'avoir, plus ou moins naïvement, servi de caution à divers desseins dont la plupart étaient intéressés ; il aurait fallu, il faudrait que l'Église, par fidélité incessante à l'Évangile, porte constamment le feu à une institutionnalisation, la purifie sans cesse, soit intraitablement vigilante là-dessus, travaille, autant et même plus, à se désétablir qu'à s'établir. Quel appel en moi, pour moi, de l'Esprit quand Paul met le Christ en croix au cœur de l'Église, quand il me demande de travailler à ce que la croix réduise à néant, dans cette Église, les signes de puissance et les triomphalismes par lesquels les hommes d'Église, ces hommes, trop humains, trop « mondains », récupèrent le mystère et le profanisent pour s'exalter eux-mêmes. « Ils ne savent pas ce qu'ils font », me dit Paul pour les excuser. Car Paul n'oppose pas, à ma religion qui bredouillerait, une religion qui parlerait haut et clair ; il n'oppose pas, à mon amour souffrant de l'Église, un anticléricalisme glorieux. Il s'infiltré en moi paisiblement, comme l'Esprit, pour m'inviter à dégager une foi nue et à pousser l'Église à se laisser interpeller, du dedans, par l'Évangile et la croix.

L'agnosticisme de Paul, je ne le confonds à aucun moment avec une position « naturellement chrétienne » ; Paul n'entend nullement être un chrétien qui s'ignorerait ; pas plus qu'il ne voudrait, comme tel de ses amis le pense, être défini comme un athée qui ne veut pas s'avouer tel. Et c'est justement cette façon d'être et de penser, à la pointe de la « non-croyance » actuelle (je veux dire à la pointe du questionnement par rapport au Dieu de Jésus-Christ et à son Église), c'est cette démarche fondamentale de

Paul qui m'interroge en Esprit, ne cesse de me bouler hors de mes positions spirituelles établies, de désorganiser mes certitudes, de m'inciter à construire et reconstruire autrement ma foi, à réviser les données de la Révélation, à faire de ma prière une recherche continue du désir de Dieu sur le monde et sur moi.

L'AGNOSTICISME, CHEMIN VERS LA MYSTIQUE

Et l'agnosticisme de Paul me fait rejoindre les mystiques que j'aime, les deux François, d'Assise et de Sales, Vincent de Paul, Jean de la Croix, et les deux Thérèse, Huvelin, Chevrier et Foucauld, et leur voie particulière qui est « agnosticisme » : ils ont tous vécu la nuit de la foi, y sont entrés avec audace, comme à corps perdu, ont refusé de surplomber une idéologie par une autre idéologie, de croire dur comme fer, de se targuer des institutions visibles, de s'appuyer sur des miracles et des guérisons externes, de se plonger dans le fusionnel et l'émotionnel.

L'agnosticisme de Paul, qui m'oblige à tendre sans cesse vers la théologie négative, à rejoindre les mystiques qui se refusent, de toutes leurs forces, à enfermer Dieu dans une formule, un sentiment ou une démonstration, cette provocation à la dépossession et à la nuit me démobilise-t-elle sur le plan de l'Eglise et de l'action ? C'est l'inverse. Quand j'avais surtout rencontré la foi de Foucauld et de Thérèse Martin et pas encore vu leur approche de l'incroyance, quand je n'avais encore rencontré que peu d'incroyants, j'étais tenté par certaines théories de pure présence, de levain strictement caché, de communautés utopiques vivant à l'écart du monde. J'en étais là quand j'ai rencontré la MDF en 1961 ; mais c'est à partir de 1966, quand l'Eglise m'a envoyé véritablement fréquenter des incroyants de toutes sortes et de tous milieux, que le passage, une conversion, s'est fait. Ce sont alors les incroyants qui m'ont fondamentalement fait comprendre la vocation de la MDF. Ce sont eux qui m'ont évité la tentation de fuite dans le spirituel. Ce sont eux qui m'ont vacciné, à tout jamais, je crois, par rapport aux idéologies, religieuses ou sectaires, écologistes ou charismatiques, qui, en tant qu'idéologies, quittent le terrain du réel face au « désenchantement » du monde né après les trop belles utopies, veulent nous « réenchâter », quels que soient les lendemains chantants que nous promettent ces idéologies. Ce sont les incroyants, Roger Ikor par exemple et son association, *le Centre contre les manipulations mentales*, qui m'ont convaincu du danger des sectes, ces sectes avec lesquelles d'ailleurs flirtent trop de gens d'Eglise, ces groupes qui vous font adorer des dieux impersonnels et irrationnels, flous, sans frontières, sans structure, ces dieux qui délitent les hommes. Ce sont les incroyants qui

m'ont invité essentiellement à inventer avec d'autres l'association *Droits de l'Homme et Solidarité (D.H.S.)*, par exemple, à travailler de près avec des hommes et des femmes ayant d'autres convictions que la foi au Christ, avec des groupes s'originant à des positions n'ayant rien à voir avec cette foi.

ACCEPTER LE VIDE

Où les incroyants — mon ami Paul et tant d'autres — me provoquent-ils « spirituellement » en ce moment, de façon plus particulière, en cette fin 1990 ? La nature a horreur du vide ; la nature religieuse humaine a horreur du vide et de multiples officines spirituelles se multiplient sous nos yeux pour, disent-elles, — et c'est le même discours que tiennent les confessions constituées — pour combler « le vide spirituel », ce « vide » qui aurait pour origine la modernité. Les religions qui existent en Europe sont effrayées de l'ignorance culturelle biblique ; de nombreuses organisations non-religieuses sont effrayées de l'ignorance, de l'absence de points de repère en matière éthique, du relativisme généralisé. Les unes et les autres, religions, officines, organisations se retrouveraient bien dans la vision des choses stigmatisée par Mgr Honoré lors de l'Assemblée des Evêques à Lourdes : « La société moderne, ayant fait la preuve de son impuissance à répondre aux appels profonds de la conscience humaine et à assurer les conditions d'un équilibre de vie, est disqualifiée pour proposer un modèle d'existence ».

Le Syllabus, il y a un siècle, condamnait la liberté et le progrès. On disqualifie aujourd'hui, et sans nuance aucune, la « société moderne ». Mon ami Paul, et je lui laisse le dernier mot, réagit là-dessus en souriant : « Et si tous ces discours spirituels, béats, effervescents, émotionnels, n'étaient qu'un nouvel opium, un opium qui trompe le monde, évite, à peu de frais, de se coltiner aux vraies questions de l'homme d'aujourd'hui, cet homme moderne, mon contemporain, mon frère, qui se trouve devant les problèmes de chômage et de drogue, devant la technobiologie, devant la paix à faire, avec la justice, à travers la planète et ses nationalismes ? Et Dieu, la liberté, la mort, ce sont des « vides » réels auxquels les mystiques et les penseurs, les créateurs et les vrais révolutionnaires ont osé se confronter, sans chercher à se payer de mots, à s'empiffrer de ces trucs dits spirituels, aussi abondants que les marchandises de nos supermarchés, ces trucs destinés à effacer le plus vite possible ces « vides » - là. Veux-tu poursuivre ta recherche spirituelle de ce côté-là, dans la nuit de la foi et le concret de l'incarnation ? ».

Ils me parlent de Dieu

Paul COLLET

Dès mon enfance, dans ma famille, la question de l'athéisme m'a provoqué. Mon oncle Paul, dans sa Lorraine meusienne, terre de Jeanne d'Arc, ne mettait pas les pieds à l'église, le seul homme du village. Jamais je ne l'ai entendu parler de religion : d'ailleurs, il parlait peu et toujours à propos de ses cultures ou de ses bêtes. Tout le village connaissait sa position et, seul contre tous, il est resté fidèle à ses convictions. Quelle indépendance d'esprit, quelle liberté de conscience, aussi, pour laisser sa femme conduire, à l'église, les chants de la communauté !

On m'interdisait de le fréquenter sans accompagnateur. Le fait de l'approcher était déjà, pour ma grand-mère et sa fille, un risque de péché. Mais, en même temps que je voyais cette aversion à son égard — lui, le mari de ma marraine —, je constatais aussi que ma grand-mère et surtout sa fille, tante Louise, gardaient le contact avec lui. Sans doute à cause de tante Marie (ma marraine), à cause des ressources de la ferme dont bénéficiait la famille (lait, œufs, lapins, poulets, salades, etc.) mais il y avait plus. Pas à proprement parler de désir de convertir (c'eût été un grand miracle !) mais nous étions de la famille, on ne devait pas l'abandonner. Conflit entre le mal — et celui qui le commet — et l'amour fraternel qui nous retient de condamner et d'exclure. Alors je crois bien qu'on priait pour que Dieu lui pardonne. Et c'est bien satisfaisant pour une conscience chrétienne d'une certaine formation.

Plus tard, je me poserai la question des rapports entre mon Dieu et mon oncle. Et, en mesurant la droiture de sa vie, sa ténacité au labeur, son amour de la terre, ses relations avec ses enfants, la cassure de son veuvage, les ravages de la mort dans les membres de sa famille, bref toute cette vie d'homme apprê-

ciée à l'aune de l'Évangile et de la théologie, je ne vois qu'une issue : Dieu l'a jugé suivant sa conscience. Il l'a reconnu assez digne de Lui.

Ma tante Joséphine — traditionaliste s'il en fut, et dont la vie essayait de s'ajuster à sa foi, d'une façon rigoureuse — s'est mariée à un homme baptisé, sans doute, mais non croyant, dans une famille où des membres n'étaient même pas baptisés et affichaient un athéisme réel et militant. Elle n'avait pas de relations avec eux, sauf les quelques rares occasions de nécessité familiale. Et voilà qu'en 1940, l'une de ces personnes meurt dramatiquement, du fait de l'invasion allemande, assassinée après tortures et sévices sexuels. Refus de ma tante de l'enterrer dans le caveau familial : « elle n'est pas baptisée ».

Quelques années plus tard, le fils de cette malheureuse, Robert, se convertit. On est heureux, c'est une victoire. Mais pas question de céder sur les principes. Mon oncle en souffre mais se tait, ma cousine en souffre, mais se tait.

La tante meurt, renversée par un « bolide » dans sa ville, où elle marchait sur la route parce que le trottoir n'était pas entretenu.

Faut-il inviter ce Robert aux obsèques ? Finalement, il viendra et Claire, après qu'on en ait parlé, lui permettra de réintégrer sa mère dans le caveau familial. C'était en 1962 : vingt-deux ans que ma cousine n'acceptait pas cette décision de sa mère !

Ma famille m'a appris le mépris dans lequel on tenait les sans-Dieu. Mais, en un certain sens, je l'en remercie parce qu'elle a ancré en moi cette certitude : on ne peut pas être chrétien et mépriser ceux qui ne partagent pas notre foi. C'était une leçon de choses chrétiennes par l'absurde.

Du côté familial maternel, il y avait l'oncle Narcisse. Il était cultivateur un peu, meunier surtout, marié et père de deux enfants vivants, baptisé peut-être mais je ne l'ai jamais su — mais son fils ne l'était pas, ne fera pas baptiser ses enfants et se mariera civilement. Par-dessus tout, mon oncle était « socialiste », en 1934. Tout cela ensemble sur la même personne aurait pu représenter l'antéchrist, pour la famille Collet. Eh bien ! nous aimions l'oncle Narcisse. Sans dou-

te il criait un peu fort parfois, mais chez lui nous étions accueillis, chaque année aux vacances, et l'on pouvait faire les tours pendables qu'organisaient des enfants ou des jeunes en liberté. Jamais, il n'a relâché sa bonté pour nous. C'est vrai qu'il y avait chevaux, vaches, moutons, cochons, lapins, la rivière, le bateau, le moulin, le foin ou la paille pour dormir ou jouer. Il y avait d'abord la joie d'être accueillis.

Plus tard, pendant l'occupation, j'ai vu le défilé des Parisiens, cheminots de Villeneuve-St-Georges, qui prenaient le train de Puiseaux et s'arrêtaient dans les petites gares, avant ou après Malesherbes, pour faire le tour des fermes. Jamais ils ne sont repartis bredouilles, et à des prix ordinaires, ce qui était rare à l'époque.

Comment Dieu pouvait-il condamner un tel homme ? Sans doute me déconseillait-il de poursuivre vers le sacerdoce : « Tu sais, mon Paul, tu pourrais faire médecin, tu es capable, cela rapporte plus que curé ». J'avais beau lui dire que ce n'était pas pareil, que je voulais être prêtre, que c'était ma vocation, il ne voulait rien entendre. Est-ce que je devais lui expliquer plus ? Ne savais-je pas trouver les mots justes ? Peut-être eût-il fallu qu'il aille à Lourdes pour y retrouver la foi, comme l'avait fait son beau-frère Albert ? Mais Narcisse ne voulait pas en entendre parler.

Dans les rencontres familiales, on parlait beaucoup de religion et encore plus de politique mais cela conduisait souvent aux disputes, aux éclats de voix, jusqu'à ce que les femmes interviennent pour mettre fin à ces joutes inutiles. Mais Narcisse aimait bien papa et avait une grande admiration pour maman. Et, malgré nos religions différentes, nous nous sommes beaucoup aimés.

Et Dieu est amour ! Alors quoi

J'ai cité ces personnes parce qu'elles ont posé, pour moi, d'une façon vitale, existentielle, la question de la non-foi. Et c'est vrai que, dans la parenté, nous étions considérés comme des piliers de l'Eglise : mon père était chantre de la paroisse, conférencier de St Vincent de Paul, membre des « hommes de France

vous au Sacré-Cœur ». Ma mère faisait partie de la « Ligue catholique des femmes », était membre du syndicat chrétien des PTT. Les enfants étaient, selon leur âge, enfants de chœur, élèves à l'école libre, puis deux de mes frères sont entrés au séminaire avant moi-même. Nous étions une espèce rare dans la famille : toutes les manœuvres, ficelles et artifices de la religion nous étaient familiers et cela n'empêchait pas une foi réelle au-dessus de tout soupçon, pour mes parents. Dans cet univers non pas fermé mais satisfaisant, les seules fausses notes étaient mes deux oncles. Mais la loi familiale m'interdisait de les rejeter. La non-foi de ces parents fut pour moi ma première vraie question sur Dieu.

Une autre rencontre marqua ma jeunesse. Dans le chaos de la guerre 39-40, je préparais mon engagement militaire à Bayeux, en 1^{re} année de séminaire. Notre point de ralliement pour les exercices de PMS était Arromanches, et nous suivions les cours avec les élèves de l'Ecole Normale de Caen (repliée à Arromanches). Je ne me souviens pas trop des exercices militaires, mais je me rappelle les longues discussions avec les normaliens. Ils nous accusaient d'obscurantisme parce que croyants et, encore plus, séminaristes, donc endoctrinés par les curés comme des agneaux bêlants. Ils s'étonnaient, en même temps, de l'ouverture de nos études : nous pouvions parler des mêmes auteurs, nous avions les mêmes lectures, nos intérêts intellectuels se rejoignaient. Nous nous sommes « reconnus » mais jamais nous n'avons senti, de la part de ces instits, le moindre frémissement religieux. C'étaient des hommes debout et qui se passaient de Dieu, sans hargne ni questions.

Alors quoi ! où est Dieu ?

Je ne peux pas évoquer l'armée sans penser à Dieu puisque l'un des soldats de ma compagnie s'appelaït Dieu et qu'il était si peu développé (sauf physiquement) qu'il ne sut jamais marcher au pas. Mais il était l'occasion de plaisanteries sur Dieu, qui n'arrangeaient pas la foi de mes camarades soldats.

J'ai fait 10 jours de service militaire avant d'être retenu prisonnier dans la région de Surgères (Charente maritime) pendant trois semaines. J'ai vécu là le désœuvrement, le désarroi, l'étourdissement après un coup sur la tête de ces jeu-

nes qui se demandaient ce qui leur arrivait. Ils étaient inquiets sur leur avenir, sans nouvelles, n'avaient pas grand chose à manger, rien à faire, qu'à tuer le temps en jouant aux cartes. Jamais ne s'est posée la question de Dieu, soit pour appeler son secours soit pour rejeter sur lui la dureté de notre sort.

J'avais l'impression, soudain, d'être transporté dans un autre monde que celui — protégé — qui avait entouré ma vie familiale, le petit et le grand séminaire. Je n'étais pas sans savoir qu'il y avait des païens et des athées, mais je découvrais viscéralement que nous étions une quinzaine de chrétiens, la plupart séminaristes, perdus au milieu de 350 prisonniers de guerre.

Que faisait donc Dieu ?

Plus j'avance en âge, et mieux je découvre qu'en 1942 mon désir d'entrer à la Mission de France était lié à cette question sur Dieu, posée à ma conscience par ces « anomalies » de mon univers.

Je ne mettais en doute ni l'existence, ni l'activité, ni la bonté de Dieu que je n'avais pas de mal à appeler Père. M'intriguait cette différence de perception des réalités invisibles. Pourquoi Dieu ne s'imposait-il pas également à la conscience de tous et de chacun des hommes ? Pourquoi les uns étaient-ils croyants et d'autres, dans les mêmes conditions, apparemment, étaient-ils indifférents, ou contre, ou en dehors de la foi ? Était-ce un caprice divin ? Cela ne convenait pas à l'image sérieuse que je me faisais de Dieu. Fallait-il chercher du côté des hommes, dans leur intelligence ou leur péché ? Ces deux causes-là ne me semblaient pas recouvrir la totalité de la question. Il me fallait chercher une explication plus satisfaisante.

La mission m'a aidé à étayer une intuition dont je n'étais pas sûr qu'elle fût dans la droite ligne de la pensée de l'Eglise mais qui me semblait très importante : Dieu est libre de se révéler à qui il veut et quand il veut, l'homme est libre de répondre ou non à cette révélation. On ne peut pas forcer Dieu sans en faire une idole ; et personne — ni Dieu, ni l'Eglise, ni les parents, ni aucune structure humaine — ne peut forcer l'homme à croire sans en faire un esclave. Quelle

lecture de l'Évangile : « Si tu crois... », « Ta foi t'a sauvé ! ». Quelle puissance, les perceptions de St Paul : « Dieu nous a créés libres, Jésus-Christ est mort pour nous libérer ». Quelle joie profonde à la lecture du document conciliaire sur la liberté religieuse, en 1965 : l'acte de foi est un hommage libre de la conscience : « l'homme ne peut adhérer à Dieu qui se révèle que si, attiré par Dieu, il fait à Dieu l'hommage raisonnable et libre de sa foi ».

Conséquence directe, la mission n'est pas d'abord orientée vers l'entrée dans l'Église. Elle est recherche patiente et obstinée des moyens propres à ouvrir la route vers Dieu.

Répondre à un appel

Le « nous referons chrétiens nos frères » prenait une autre dimension : non plus entrer dans les organisations ecclésiales, mais découvrir l'appel de Dieu pour chaque conscience et les moyens personnels de répondre à cet appel. Nous n'étions plus des recruteurs ou des militants au service de l'Église mais, au milieu de nos frères et avec eux, les témoins de l'Amour que Dieu nous porte et qui nous fait vivre. Vivre avec, garder son identité, chercher le Royaume de Dieu devait commander nos esprits, nos volontés, notre pastorale, notre vie.

Autre conséquence : la découverte d'une fraternité plus profonde, plus universelle, plus exigeante : tous les hommes, de quelque horizon et de quelque culture ou idéologie que ce soit, sont nos frères. Les distinctions de races, de patries, de classes devaient se comprendre et se vivre dans cette perspective fondamentale.

Dire que ce soit toujours facile et qu'il n'y ait pas eu de faux pas serait une contre-vérité d'expérience mais je crois sincèrement que cette ligne de force a toujours été la règle de la MDF. Notre « fonds commun », c'est la recherche tâtonnante de ce que Dieu attend des hommes : « les reconnaître dignes de lui », sans précipitation ni hâte, dans le respect des délais, jusqu'à ce que « l'heure vienne ».

Les pauvres de Yahvé

Cette « entrée en dialogue » avec n'importe qui a beaucoup enrichi ma foi et mon bonheur de vivre. Avec Christian j'ai aimé la vie. C'est un gamin de Paris, ou plutôt de la banlieue. Je n'ai pas connu son père, mort depuis longtemps, mais sa mère et son frère. Il n'était sans doute pas baptisé, en tout cas pas catéchisé et ne savait rien d'autre de l'Eglise et de ses rites que tel discours du Pape retransmis par la télé et les images les plus ordinaires et éculées des films de cinéma. Je ne l'ai jamais entendu exprimer la moindre inquiétude religieuse. Mais il est d'une belle tolérance, capable « naturellement » de gentillesse, prêt à rendre service, un véritable ami, ami fidèle et tellement à l'aise dans la vie qu'il fait bon vivre auprès de lui. Il est P.2 outilleur, il travaille avec conscience, ne cherche pas à faire carrière, n'écrase pas les autres, c'est un homme de paix.

Et sa mère vient de mourir. Par respect pour sa mémoire, il a voulu qu'elle soit enterrée à l'église. Il attendait que je me propose de célébrer cet événement douloureux, mais s'est excusé de « m'imposer » cette tâche. Des fois, devant la délicatesse et la profondeur des sentiments vécus par des gens comme Christian, j'ai l'impression de donner une existence réelle à cette découverte biblique des « pauvres » de Yahvé.

Chris, lui, a suivi le système religieux classique : baptême, caté, patro, mariage religieux. Il est entré au travail très jeune, a cherché à se perfectionner, est devenu outilleur et deviendra chef d'atelier ; il lui était nécessaire d'améliorer le niveau de vie familiale et sociale que lui avaient transmis ses parents. Sa femme l'a non seulement secondé mais, comme elle était du même avis et de la même origine, leurs volontés se sont conjuguées à merveille. Ils sont à l'aise dans le monde, vivent bien avec leurs deux garçons, ont une vie familiale de choix, une résidence secondaire, un acharnement à la réussite qui sent son Auvergne. Tenaces pour soigner leur corps, garder la forme par le sport, tenir leur place à l'usine. Chris est syndiqué, actif, décidé, il est de toutes les discussions, participe aux actions revendicatives car il a le sens d'une promotion personnelle dans le cadre d'une promotion collective. Il m'a appris, à sa manière, la vie d'un

homme normalement constitué, présent au monde. Il a le sens de l'homme. Il n'a rien contre Dieu, ne regrette pas son éducation première, dont il a gardé de bons souvenirs et l'idée de se battre pour arriver. Mais, pour Dieu, il est sans voix. Je crois que ce n'est pas un problème. Si les gens croient, c'est leur affaire ; s'ils sont sincères et accueillants, il ne les rejettera pas ; mais il dépiste rapidement celui-là qui ne correspond pas dans sa vie à la foi qu'il affiche.

Pourquoi me garde-t-il son amitié, même après 9 ans de séparation de l'usine, sachant que je suis croyant et prêtre d'une Eglise qui ne lui plaît pas et que je ne veux pas y faire carrière ? Je lui dois bien la fidélité dans l'amitié.

Des rencontres respectueuses

A., je l'ai rencontré 3 ou 4 jours après mon embauche. Il était délégué du personnel et avait su, par le téléphone arabe, que j'étais prêtre (1971). Or, pour lui, les prêtres au travail évoquaient nécessairement les P.O. dont il avait, dans le cadre du parti communiste français, suivi la trajectoire depuis 1954. Notre première conversation fut un interrogatoire sympa pour me situer avec précision. Suis-je un prêtre marié ? un ancien prêtre ? ou en activité ? dans quel diocèse et ville ? en accord avec mon organisation ? Comme cela, les choses étaient claires. Il m'a alors annoncé que je pouvais me syndiquer à la CGT, le seul syndicat représenté dans l'entreprise, avec 30 membres sur les 31 de l'atelier. Mais rien ne pressait pour me décider. Peut-être pensait-il que, vu ma situation, j'avais des permissions à demander pour choisir d'être syndiqué et choisir mon organisation ? Je l'ai très vite mis à l'aise en l'assurant de ma volonté d'être ouvrier syndiqué à part entière, même si je ne travaillais professionnellement qu'à mi-temps (28 h/semaine).

Dans cette perspective, nous nous sommes « rencontrés » très profondément sur le plan engagement syndical et politique. Et j'ai beaucoup appris d'A.

D'abord, il était le meilleur ouilleur, le plus consciencieux, adroit, désireux de réussir « sa » pièce. S'il fallait vérifier la possibilité de réaliser telle ou telle fabrication, le chef d'atelier le donnait comme référence. « Si A. ne peut pas le

faire, c'est que c'est impossible ! ». Il savait que son autorité syndicale était aussi fonction de son savoir-faire ouvrier, mais il était aussi un très bon ouvrier, fier d'être créateur, en maîtrisant la matière.

A. avait aussi le sens du commandement démocratique. Il discernait ce qu'il pouvait demander aux autres, payant toujours de sa personne en premier, n'imposait rien sans discussion ou éclairage. Il savait tenir compte des avis et connaissait si bien ses amis ou camarades qu'il devait quelquefois les mettre en garde contre un excès de « centralisme ». Lors de notre grande grève (3 jours, c'était extrême !), devant les propositions patronales, le personnel était très partagé sur la reprise ou non du travail. C'est lui qui a imposé le vote à bulletins secrets et a fait, en préambule, la déclaration suivante : « Nous sommes incertains entre nous. Nous allons voter secrètement, suivant notre conscience. Mais est-ce bien clair ? Le résultat du vote sera acquis pour tous ? Si c'est la grève, tout le monde la fait, si c'est la reprise, tout le monde rentre à l'atelier ». Après un temps de flottement, chacun a accepté la proposition. Heureusement, parce que la reprise n'a été votée que par 13 voix sur 25. Les partisans du maintien de la grève se sont inclinés — avec regret, en vérité — mais à cause de la parole donnée. Je ne suis pas sûr qu'A. était approuvé dans son organisation, à chaque fois, mais il avait trop le sens du réel pour vouloir imposer une ligne. Il cherchait plutôt la « conviction » que l'ordre.

A son sens du travail et du commandement, A. ajoutait le sens de l'homme, l'homme compris dans toutes les composantes de sa vie : sa famille, ses coutumes (surtout pour les immigrés), ses problèmes particuliers. Curieux de tout, attentif aux personnes, nous nous retrouvions bien, sans difficulté.

Homme de la mesure, enfin, A. était redoutable pour le patron, car il n'avancait pas dans les revendications à coup de gueule, mais par une argumentation soigneusement préparée, prêt à nuancer son point de vue, à reculer temporairement. Je n'ai pas beaucoup de témoignages sur ce point, sinon la réflexion récente de l'ingénieur en retraite : « Monsieur A. était pour nous un homme sérieux ».

A. ne m'a jamais proposé de prendre la carte du PCF. Jamais je ne m'étais expliqué positivement sur mes options politiques mais il m'a profondément res-

pecté. J'étais d'autant plus à l'aise pour prendre position dans les campagnes électorales que je n'étais ni crypto-communiste ni partisan. Mes déclarations prenaient plutôt leur inspiration dans l'Évangile, dont la « morale ou l'éthique » du PCF est une approximative réédition.

Je dis cela en 1990, à Villeteuse, comme je le disais en 1950, à St Hippolyte... Ce qui me pousse à parler n'est pas une conviction ou une connaissance politique, mais cela me vient de l'Évangile. Maintenant, ce n'est pas ma faute si l'Évangile est révolutionnaire et si le parti communiste, là où je l'ai rencontré, défendait les pauvres.

A l'école de l'humilité

J'ai aussi beaucoup appris de Paul R. Lui, c'est un syndicaliste dans l'âme et qui n'entend pas se laisser bernier. Il connaît la loi et s'en sert. C'est lui le créateur du syndicat dans son entreprise.

Je me suis toujours demandé comment il avait acquis cette valeur. J'en note deux aspects. D'abord, Paul a dû se battre pour son fils, qui est né ou est devenu très vite infirme. Pour le défendre et lui faire sa place au soleil, c'est avec les médecins, les infirmiers, les professeurs, les lois sociales, que Paul s'est engagé, d'autant que sa femme supportait mal cette situation anormale. Elle s'est accomplie dans son métier de secrétaire à la Banque, mais c'est Paul qui a mené la lutte. Son fils est maintenant bien dans sa peau.

Le deuxième aspect à noter, c'est le passage de Paul à la JOC. J'ai été surpris de l'apprendre, surtout dans les conditions où Paul me l'a dit. L'église St Paul de Vitry avait brûlé (1976). Les commentaires variés circulaient dans l'usine, de la simple plaisanterie au souvenir que cette chapelle avait représenté pour les uns ou les autres. En parlant ainsi avec Paul, j'ai appris qu'il avait été jociste en 1944, à l'époque de la Libération (depuis combien de temps ? je ne sais) et « dans la grande salle, derrière l'église, il y avait une banderolle « aimez-vous les uns les autres »... Or, un jour d'août 1944, je rencontre l'aumônier jociste et lui confie mon désarroi : sur le boulevard (Nat 305), un soldat allemand en pleine fuite demande à boire, se couche sur le seau d'eau qu'on lui a apporté et

meurt d'épuisement, là, sur le bord de la route. Je suis tout ému en décrivant cette scène à l'aumônier. Il me répond « Encore un ennemi de moins ». Eh bien, je revois la banderolle, j'entends l'aumônier, j'ai compris que l'Eglise ne parlait pas vrai. Quelque chose s'est cassé en moi ».

Est-ce que Paul est exclu du Royaume parce qu'il juge trop vite, ou trop passionnément, une Eglise qui n'est pas sans reproche ? N'est-ce pas Paul de Tarse qui expliquait à ses chrétiens que le Seigneur voulait s'unir à une Eglise sainte et sans tache, irréprochable et, pour y arriver, n'a pas eu d'autre moyen que de se livrer pour elle ? Il fallait qu'elle fût bien coupable, cette Eglise, pour ne s'en sortir que par le mystère de la Croix ! Oui, merci à Paul pour m'avoir introduit dans une saine humilité chrétienne.

Pierre est couvreur. Fils d'ouvrier, héritier d'une véritable culture ouvrière, où l'on aime le travail bien fait, la solidarité et la lutte nécessaire pour faire valoir ses droits et améliorer son sort personnel, familial. Il est membre du parti des travailleurs, il sait que rien n'est définitivement acquis, qu'il faut être vigilant, que les hommes ne sont pas des anges. Il est lucide, acharné à s'instruire, se tenant au courant non seulement des idées à la mode ou nouvelles, mais complétant, par ses lectures, ce que son passé scolaire a semé en lui de soif de culture, critique quand il faut, mais ne rechigne pas devant l'engagement.

Pourquoi nous sommes-nous « reconnus », partageant une analyse complémentaire des situations ou des personnes, vivant une réelle amitié qui tient compte et assume les différences, à une profondeur que l'effondrement idéologique des pays de l'Est nous a permis de mesurer ? Si nos cheminements diffèrent, notre vision est identique de la grandeur de l'homme, de sa dignité, de sa place dans l'univers, et de sa fonction de maîtrise du monde pour le bien de tous, pour le profit collectif, pour une paix définitive.

Dieu a besoin des hommes

L. et J. viennent de célébrer leurs noces d'or. Angevins, ils ont tout fait concernant la foi et il faut l'entendre raconter la procession à travers les rues d'Angers, avec la clochette, pour porter la communion à Mme X, en 1925 (avec

10 F de l'époque comme prime). Ils ont « fréquenté » l'Eglise, y ont pris des responsabilités, ont longuement connu toute une série de prêtres. Cela ne leur a pas laissé de mauvais souvenirs. Mais on a l'impression, quand ils en parlent, d'une relation purement amicale et humaine. Ce sont des travailleurs acharnés, qui regrettent aujourd'hui, à 75 ans, de ne pas pouvoir en faire plus ; ils aiment la vie, la famille, la bonne chère, l'amour, le confort, les bonnes affaires, l'ordre, la liberté individuelle, surtout la leur. Mais Dieu semble tout à fait absent des préoccupations quotidiennes de ce couple.

Je ne veux ni ne peux juger en dernier ressort, mais je « palpe » avec eux l'absence de Dieu. Est-ce cela « Dieu silence » ? Où donc est Dieu ?

Je ne sais pas si je dis Dieu, mais je crois sérieusement que Dieu se « révèle », à Vitry. D'abord par la semence de paroles et de gestes, un peu désordonnés sans doute, mais qui se répètent, depuis 1949 (avec l'exemple de l'abbé Derry, décapité pendant l'Occupation), des chrétiens, laïcs ou prêtres, engagés à la JOC ou non, passés pour certains de l'Action Catholique au PCF, ce bouillonnement qui fait apparaître que le Dieu des chrétiens n'est pas indifférent aux hommes, qu'il s'intéresse aux personnes, même et surtout si elles sont petites, humbles, victimes de l'injustice. Ce Dieu n'est pas pour la résignation, il met debout, lance et conduit la marche. Et ce Dieu est présent par un collectif, il n'est pas anomalie ni exception.

Mais comment se découvre-t-il ? Comment les contemporains perçoivent-ils sa présence et son action ? Que devons-nous « faire » ou « dire », nous les témoins ? Sommes-nous assez percutants ? N'avons-nous pas peur de parler ? Et si nous parlions trop, ou mal ? Je sens bien le reproche.

S'enfuir ou parler ?

Autrefois, on « enfouissait », maintenant on veut « dire ».

Je refuse cette opposition entre un temps pour se taire et un temps pour parler, un temps situé dans l'histoire. Si l'on peut parler ainsi, ce n'est qu'en ré-

férence au Qoheleth 3, 1-8. Il s'agit de discernement plutôt que d'un déroulement historique.

Il est vrai que d'être en « situation paroissiale » est plus compromettant : il faut bien dire Dieu au sermon, au caté, même si l'on n'est pas bien sûr. Mais, tout de même, après 45 ans d'expérience apostolique en paroisse et au travail professionnel, je m'explique mieux.

Je me tais, je vis avec les autres sans dire Dieu, ni même qui je suis, parce qu'il faut respecter l'autre, ne pas l'éclabousser, ne pas lui forcer la main. Il y a des cheminements nécessaires pour que l'adhésion vienne de la personne elle-même. Sans doute, j'aurais pu ou dû parler, certaines fois, et ne l'ai pas fait par manque de courage ou de discernement, mais j'ai aussi parlé trop vite, dans certaines occasions, ou trop fort, maladroitement. Sans le justifier toujours, on a « droit à l'erreur ».

J'essaie d'être discret aussi, parce que je ne suis pas sûr de « dire Dieu », mais moi, à travers ou sous le couvert de Dieu, de l'Eglise ou de l'apostolat. Peut-être ce que je désire pour les autres, ce n'est pas ce que Dieu veut pour eux. L'expérience m'a appris que le chemin à suivre n'est évident d'emblée ni pour moi ni pour les autres. Il ne faut pas gesticuler, mais savoir attendre.

Autre motif de discrétion : mon ignorance sur Dieu. Plus je vieillis, plus je comprends que Dieu me dépasse, qu'il est ailleurs, en avant, autrement. Qui suis-je pour me croire capable de « présenter Dieu » ?

Avant de parler, il me faut « contempler le Seigneur », me remplir de lui, au risque de me vider de moi-même, moins par conscience d'être orgueilleux ou pécheur — ce qui est vrai — mais, plus positivement, parce que le Seigneur me fait cadeau de la révélation de son « Mystère ».

Quand je mesure cette dimension de ma vie, je constate que j'ai autant besoin et de m'enfouir et de parler, que je n'ai pas à choisir l'un contre l'autre, mais que le discernement est toujours à faire pour découvrir quand le temps est venu de parler, quand le temps est venu de se taire, je veux dire quand c'est l'heure du Seigneur.

Camus. La vie heureuse ⁽¹⁾

Jean-Marie PLOUX

« La misère m'empêche de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire ; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout ».

Préface — L'Envers et l'Endrot P II - p. 6 (2)

« Je suis avare de cette liberté qui disparaît dès que commence l'excès de biens ».

ibidem p. 7

« La mesure de l'homme ? Le silence et les pierres mortes ».

Noces. Le Désert

P II - p. 85

« Le matérialisme le plus répugnant n'est pas celui qu'on croit, mais bien celui qui veut nous faire passer des idées mortes pour des réalités

(1) **CAMUS Albert** 1913-1960 —

Journaliste à « Alger-Républicain » (1938-40) « Combat » (1943-44) « L'Express » (1955-56)

Ecrivain, auteur de romans : **L'Etranger** (1942) **La Peste** (1947) **La Chute** (1956) **L'Exil et le Royaume** (1957) — de pièces de théâtre : **Le Malentendu** (1944) **Caligula** (1944) **L'Etat de siège** (1948) **Les Justes** (1950) et d'Essais : **Noces** (1938) **Le Mythe de Sisyphe** (1942) **L'Homme révolté** (1951)

Prix Nobel de littérature en 1957 (Discours de Suède)

(2) Les citations sont faites dans l'édition de La Pléiade.

P I = tome I : Théâtre - récits - nouvelles.

P II = tome II : Essais.

vivantes et détourner sur des mythes stériles l'attention obstinée et lucide que nous portons à ce qui en nous doit mourir pour toujours ».

ibidem p. 86

Nous avions vingt ans en 1957, année où Camus reçut le prix Nobel de littérature et nous vivions en province. C'était la guerre d'Algérie. Nous venions du lycée où les programmes de littérature avaient clos le canon des écritures avec Zola et Baudelaire, en effleurant Rimbaud... J'ignorais Péguy, Claudel, Dostoïewski, Bernanos ou Green... À part Mauriac, tous les auteurs qui nous étaient maintenant présentés étaient athées, ou bien la question de Dieu ne semblait pas les toucher : R. Rolland, Montherlant, Gide, Giono, Anouilh, Sartre, Camus, Malraux et d'autres...

Je n'ai pas le souvenir que leur athéisme m'ait jamais choqué ou gêné ; sans doute le milieu limousin m'avait-il, depuis longtemps, introduit à la différence et à une certaine pudeur sur les choses de l'âme...

Trop loin des courants ou des modes de la vie littéraire et philosophique de Paris, il me semble que, mes camarades et moi, nous n'avons pas eu de « Maîtres » et je ne pourrais écrire de quiconque ce que Camus écrit de Jean Grenier :

« L'esprit engendre ainsi l'esprit, à travers les générations, et l'histoire des hommes, heureusement, se bâtit sur l'admiration autant que sur la haine ».

« Les îles » P II 6 p. 1160

Comme à d'autres, Camus me fut donc un compagnon. Nous étions de plain-pied avec lui devant des questions d'hommes. Son honnêteté en faisait un frère. Et, parce qu'il essayait d'être un homme fidèle à l'humanité, il nous révélait l'homme.

Or, d'une manière non délibérée, il se passait ceci : au contact de sa pensée, ce n'était pas d'abord ma foi chrétienne qui intervenait pour juger l'homme que

cette pensée dessinait, mais c'était au contraire, élaborée — née dans le labeur — par une conscience qui cherchait la justice et la justesse, cette idée de l'homme qui interpellait ma foi chrétienne, lui donnait forme, et questionnait l'Eglise. Ainsi ce dialogue devint-il constitutif de ma foi et j'appris à entendre la voix de l'Esprit dans l'interrogation de conscience de cet homme honnête et dans sa générosité. Elle se laissait entendre, par exemple, dans ces paroles prononcées après la mort de Gide :

« Quelle unanimité, pourtant, aurait dû s'accomplir autour de ce petit lit de Fer ! Mourir est, pour tant d'hommes, un supplice si effroyable qu'il me semble qu'une mort heureuse rachète un peu de la création. Si j'étais croyant, la mort de Gide me soulagerait. Mais s'ils croient, ces croyants que je vois, à quoi donc croient-ils ! Qu'importe, après tout. Ceux qui sont privés de la grâce sont bien obligés de pratiquer entre eux la générosité. Aux autres, rien ne manque, ils sont pourvus ; ou ils agissent comme s'ils l'étaient. Tout nous fait défaut, au contraire, sauf la main fraternelle. Cela explique sans doute que Sartre ait su rendre à Gide, par-dessus leurs différences, un exemplaire hommage. Certains hommes trouvent ainsi, dans leur réflexion, le secret d'une sérénité qui n'est ni avare ni facile. Le secret de Gide est qu'il n'a jamais perdu, au milieu de ses doutes, la fierté d'être homme. Mourir faisait partie de cette condition qu'il avait voulu assumer jusqu'au bout. Qu'eût-on dit de lui, si, après avoir vécu au milieu des privilèges, il était mort dans le tremblement ? C'est alors qu'il eût démontré que ses bonheurs étaient volés. Mais non, il a souri au mystère, et offert à l'abîme le même visage qu'il avait présenté à la vie. Sans que nous l'ayons toujours su, nous l'attendions une dernière fois à cet instant. Une dernière fois, il a été fidèle au rendez-vous ».

Hommage de la N.R.F., novembre 1951. Rencontre avec
A. Gide — P II p. 1121.

Plus tard j'aurais connaissance de la manière dont Freud mourut, non pas dans le stoïcisme illustré jadis dans LA MORT DU LOUP (A. de Vigny) mais assumant la souffrance et faisant de son ultime souffle un don à la vérité qu'il avait toute sa vie traquée. Ces morts « humaines » interrogeaient une religion qui, trop souvent, jouait de derniers instants pour placer ses secours et son salut...

Le dialogue vivant avec A. Camus fut brisé, un jour de janvier 1960, mais c'est dans un dialogue intérieur ininterrompu, quoiqu'espacé, que s'inscrit aujourd'hui ce témoignage.

Aujourd'hui, j'ai choisi de m'effacer le plus possible derrière un homme en lui laissant la parole. Non que je prétende ainsi exprimer cet homme tel qu'il fut, mais je voudrais laisser entendre, à travers ces quelques extraits de son œuvre, ce que, par lui, j'ai appris de cette humanité dont la foi nous dit qu'elle est à l'image de Dieu. Oui, j'en ai la conviction, tout homme peut être pour nous un messager de l'Esprit et « Celui qui a des oreilles doit entendre ce que l'Esprit dit aux Eglises ». ... L'ange ne vient pas toujours du ciel. Quand on est à Ninive, la ville païenne, il a les traits d'un simple voyageur, et même d'un travailleur immigré (Tobit 5/4-6). Ailleurs, c'est encore un voyageur (Lc 24/15-16) ou bien un jardinier (Jn 20/15)...

Je citerai des fragments de ses écrits comme **AUTANT D'ECLATS ARRACHES A UNE PIERRE** qu'il faudrait voir en transparence...

Ces éclats essaient de jalonner l'itinéraire de Camus dans sa recherche du bonheur : recherche qui ne voulait pas biaiser avec la vérité et dont les maîtres mots furent peut-être : authenticité et fidélité.

Est-ce un hasard si l'un des derniers romans de Camus s'intitule La CHUTE ? Le bonheur, en quelque sorte paradisiaque, mais grec, de NOCES s'alourdit, au cours de sa quête, d'une sorte de gravité tragique où la générosité des solidarités fraternelles se dresse contre l'injustice et l'absurdité de la mort...

Mais d'abord, pour éviter toute ambiguïté ou toute récupération par la bonne volonté chrétienne,

ceci : « Je ne pars pas du principe que la vérité chrétienne est illusoire. Je n'y suis jamais entré. Voilà tout ».

Vie intellectuelle. Avril 1949 p. 336

Et ceci : « Tarrou : Peut-on être un saint sans Dieu, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui.

Rieux : (...) Vous savez, je me sens plus de solidarité avec les vaincus qu'avec les saints. Je n'ai pas de goût, je crois, pour l'héroïsme et la sainteté. Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme.

Tarrou : Oui, nous cherchons la même chose, mais je suis moins ambitieux. (...) Savez-vous ce que nous devrions faire pour l'amitié ?

(Rieux :) Ce que vous voulez, dit Rieux.

Tarrou : Prendre un bain de mer. Même pour un futur saint, c'est un plaisir digne ».

La Peste. P. I p. 1427 - 1428

Premier éclat : " Il n'y a pas de honte à être heureux "

Noces. P II - p. 58

Le premier éblouissement vint de la lecture de NOCES. Je fus saisi par la lumière.

« Au bout de quelques pas, les absinthes nous prennent à la gorge. Leur laine grise couvre les ruines à perte de vue. Leur essence fermente sous la chaleur, et de la terre au soleil monte sur toute l'étendue du monde un alcool généreux qui fait vaciller le ciel. Nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir ».

Noces. P II - p. 56

La mer, la terre, le feu, le vent, les quatre éléments fondamentaux de toute mythologie avec l'amour, le temps et la mort...

« Etreindre un corps de femme, c'est aussi retenir contre soi cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer.

Tout à l'heure, quand je me jetterai dans les absinthes pour me faire entrer leur parfum dans le corps, j'aurai conscience, contre tous les préjugés, d'accomplir une vérité qui est celle du soleil et sera aussi celle de ma mort ».

Noces. P II - p. 58

LE CIMETIERE MARIN de Valéry, **LE CHANT DU MONDE** de Giono, **LES NOURRITURES TERRESTRES** de Gide, ces hymnes païennes chantaient au cœur et nous délivraient des sécheresses chrétiennes ou des terres lourdes et des corps troubles où se complaisait la conscience inquiète des héros de Mauriac...

Dans ses **RENCONTRES AVEC A. GIDE**, Camus parle de l'ébranlement reçu des **NOURRITURES TERRESTRES** :

« Je le reçus à la deuxième rencontre (...) peut-être parce que j'étais, à l'époque de ma première lecture, un jeune barbare sans lumière, mais aussi parce que cet ébranlement ne pouvait être, en ce qui me concerne, celui des sens. Il s'agissait d'un choc autrement décisif. Bien avant que Gide lui-même eût confirmé cette interprétation, j'appris à lire, dans les Nourritures Terrestres, l'évangile du dénuement dont j'avais besoin ».

Moi aussi, j'avais soif d'un évangile de dénuement. Je m'enchantai des harmoniques trouvées avec l'itinéraire du va-nu-pieds d'Assise :

« J'avais passé ma matinée dans un couvent de franciscains, à Fiesole, plein de l'odeur des lauriers. J'étais resté de longs moments dans une petite cour gonflée de fleurs rouges, de soleil, d'abeilles jaunes

et noires. Dans un coin, il y avait un arrosoir vert. Avant de venir, j'avais visité les cellules des moines et vu leurs petites tables garnies d'une tête de mort. Maintenant, ce jardin témoignait de leurs inspirations. J'étais revenu vers Florence, le long de la colline qui dévalait vers la ville offerte avec tous ses cyprès. Cette splendeur du monde, ces femmes et ces fleurs, il me semblait qu'elle était comme la justification de ces hommes. Je n'étais pas sûr qu'elle ne fût aussi celle de tous les hommes qui savent qu'un point extrême de pauvreté rejoint toujours le luxe et la richesse du monde. Dans la vie de ces franciscains, enfermés entre des colonnes et des fleurs et celle des jeunes gens de la plage Padovani à Alger, qui passent toute l'année au soleil, je sentais une résonance commune. S'ils se dépouillent, c'est pour une plus grande vie (et non pour une autre vie). C'est du moins le seul emploi valable du mot « dénuement ». Etre nu garde toujours un sens de liberté physique et cet accord de la main et des fleurs — cette entente amoureuse de la terre et de l'homme délivré de l'humain — ah ! je m'y convertirais bien si elle n'était déjà ma religion. Non, ce ne peut être là un blasphème — et non plus si je dis que le sourire intérieur des saints François de Giotto justifie ceux qui ont le goût du bonheur ».

Noces. Le désert P II p. 84

Encore fallait-il ne pas tricher. L'ombre portée de la mort donnait à la démarche de Camus une gravité désespérée, qui situait le péché à la pointe de la responsabilité des hommes sur la vie et reléguait le péché de la chair au rang de l'impuissante frustration de ceux qui n'osent pas risquer. Sur ce plan, les incantations de Camus n'étaient pas sans danger mais son appel rejoignait ce que nous découvriions, à la JEC, de la portée véritable de l'engagement chrétien.

« A voir ces hommes de Belcourt qui travaillent, défendent leurs femmes et leurs enfants, et souvent sans un reproche, je crois qu'on peut

sentir une secrète honte. Sans doute, je ne me fais pas d'illusions. Il n'y a pas beaucoup d'amour dans les vies dont je parle. Je devrais dire qu'il n'y en a plus beaucoup. Mais, du moins, elles n'ont rien éludé. Il y a des mots que je n'ai jamais bien compris, comme celui de péché. Je crois savoir pourtant que ces hommes n'ont pas péché contre la vie. Car s'il y a un péché contre la vie, ce n'est peut-être pas tant d'en désespérer que d'espérer une autre vie, et se dérober à l'implacable grandeur de celle-ci. Ces hommes n'ont pas triché. Dieux de l'été, ils le furent à vingt ans par leur ardeur à vivre et le sont encore, privés de tout espoir. J'en ai vu mourir deux. Ils étaient pleins d'horreur, mais silencieux. Cela vaut mieux ainsi. De la boîte de Pandore où grouillaient les maux de l'humanité, les Grecs firent sortir l'espoir après tous les autres, comme le plus terrible de tous. Je ne connais pas de symbole plus émouvant. Car l'espoir, au contraire de ce qu'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner ».

Noces. L'Eté à Alger P II p. 76

Dure leçon pour de jeunes chrétiens qui découvraient, avec Teilhard de Chardin et l'engagement des Prêtres-ouvriers, l'appel du monde à construire, alors que l'Eglise les condamnait.

Deuxième éclat : " Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux "

Caligula P. I. p. 16

Peu important les chemins par lesquels la mort vient nous rejoindre... Camus était un de

« ces hommes, nés au début de la première guerre mondiale, qui ont eu vingt ans au moment où s'installaient à la fois le pouvoir hitlérien et les premiers procès révolutionnaires, qui ont été confrontés ensuite,

pour parfaire leur éducation, à la guerre d'Espagne, à la deuxième guerre mondiale, à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la torture et des prisons, (et qui) doivent aujourd'hui élever leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé de destruction nucléaire ».

Discours de Suède. 1957 P II p. 1073

Et nous étions, nous aussi, ses jeunes frères, affrontés à cette guerre d'Algérie qui lui déchirait le cœur...

Sa génération, comme la nôtre, comme celle d'aujourd'hui était

« héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où les médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer à partir de ses seules négations un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir ».

Discours de Suède P II p. 1073

D'une aussi constante répétition de l'histoire nous aurions pu, comme d'autres, tomber dans le désespoir, ce nihilisme que Camus a toujours combattu. Nous pouvions, au contraire, nous soulever dans des engagements en abdiquant nos fragiles libertés entre les mains d'idéologues trop sûrs de leur vérité. Nous pouvions encore recourir, comme tant de nos aînés, à l'au-delà rassurant de la justice de Dieu pour couvrir l'injustice d'ici-bas. Camus nous aida à ne pas désespérer.

De ses premiers écrits de jeunesse, L'ENVERS ET L'ENDROIT, au DISCOURS DE SUEDE, c'est la même fidélité qui s'exprime et nous enseigne la rigueur des solidarités humaines et fraternelles :

« Je tiens au monde par tous mes gestes, aux hommes par toute ma pitié et ma reconnaissance. Entre ces endroits et ces envers du monde,

je ne veux pas choisir, je n'aime pas qu'on choisisse. Les gens ne veulent pas qu'on soit lucide et ironique. Ils disent : « Ça montre que vous n'êtes pas bon ». Je ne vois pas le rapport. Certes, si j'entends dire à l'un d'eux qu'il est immoraliste, je traduis qu'il a besoin de se donner une morale ; à l'autre, qu'il méprise l'intelligence, je comprends qu'il ne peut pas supporter ses doutes. Mais parce que je n'aime pas qu'on triche. Le grand courage, c'est encore de tenir les yeux ouverts sur la lumière comme sur la mort. Au reste, comment dire le lien qui mène de cet amour dévorant de la vie à ce désespoir secret ? ».

L'Envers et l'Endroit P II p. 49

« La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante. Nous devons marcher vers ces deux buts, péniblement, mais résolument, certains d'avancer de nos défaillances sur un si long chemin. Quel écrivain dès lors oserait, dans la bonne conscience, se faire prêcheur de vertu ? Quant à moi, il me faut dire une fois de plus que je ne suis rien de tout cela. Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au bonheur d'être, à la vie libre où j'ai grandi. Mais, bien que cette nostalgie explique beaucoup de mes erreurs et de mes fautes, elle m'a aidé sans doute à mieux comprendre mon métier, elle m'aide encore à me tenir, aveuglément, auprès de tous ces hommes silencieux qui ne supportent dans le monde la vie qui leur est faite que par le souvenir ou le retour de brefs et libres bonheurs ».

Discours de Suède P II p. 1074

Certes, notre tentation première n'était pas cet abstentionnisme chrétien qui veut toujours tout concilier ou se tenir au-dessus de la mêlée. Non, c'était plutôt l'intransigeance de celui qui s'engage au nom des idées pures ou du radicalisme évangélique. En face de cela, Camus tenait une position salutaire qui le vouait aux sarcasmes de tous les détenteurs de vérité.

Adolescents ou jeunes hommes nous étions Caligula, découvrant que les choses ne sont pas ce qu'elles devraient être. Les plus généreux, eux aussi, avaient « la volonté de changer le monde et de prendre en charge un royaume où l'impossible était roi ».

A quoi Caesonia, la nourrice, répondra toujours :

« A mon âge, on sait que la vie n'est pas bonne. Mais si le mal est sur la terre, pourquoi vouloir y ajouter ? (...) Fais servir ton pouvoir à mieux aimer ce qui peut l'être encore ».

Caligula P I p. 26-27

Ce fut la leçon des JUSTES ; l'avons-nous toujours entendue ?

Lorsque Yanek Kaliayev renonce à un attentat terroriste car il tuerait deux enfants innocents, Stepan, le révolutionnaire, répond :

Stepan

« Des enfants ! Vous n'avez que ce mot à la bouche. Ne comprenez-vous donc rien ? Parce que Yanek n'a pas tué ces deux-là, des milliers d'enfants russes mourront de faim pendant des années encore. Avez-vous vu des enfants mourir de faim ? Moi, oui. Et la mort par la bombe est un enchantement à côté de cette mort-là. Mais Yanek ne les a pas vus. Il n'a vu que les deux chiens savants du grand-duc. N'êtes-vous donc pas des hommes ? Vivez-vous dans le seul instant ? Alors choisissez la charité et guérissez seulement le mal de chaque jour, non la révolution qui veut guérir tous les maux, présents et à venir.

Dora

Yanek accepte de tuer le grand-duc puisque sa mort peut avancer le temps où les enfants russes ne mourront plus de faim. Cela déjà n'est pas facile ; mais la mort des neveux du grand-duc n'empêchera

aucun enfant de mourir de faim. Même dans la destruction, il y a un ordre, il y a des limites.

Stepan (violemment)

Il n'y a pas de limites. La vérité est que vous ne croyez pas à la révolution. (Tous se lèvent sauf Yanek) Vous n'y croyez pas. Si vous y croyiez totalement, complètement, nous arriverons à bâtir une Russie libérée du despotisme, une terre de liberté qui finira par recouvrir le monde entier, si vous ne doutiez pas qu'alors, l'homme, libéré de ses maîtres et de ses préjugés, lèvera vers le ciel la face des vrais dieux, que pèserait la mort de deux enfants ? Vous vous reconnaîtriez tous les droits, tous, vous m'entendez. Et si cette mort vous arrête, c'est que vous n'êtes pas sûrs d'être dans votre droit. Vous ne croyez pas à la révolution.

Silence. Kaliayev se lève.

Kaliayev

Stepan, j'ai honte de moi et pourtant je ne te laisserai pas continuer. J'ai accepté de tuer pour renverser le despotisme. Mais derrière ce que tu dis, je vois s'annoncer un despotisme qui, s'il s'installe jamais, fera de moi un assassin alors que j'essaie d'être un justicier ».

P I p. 337-338

Plus loin, Kaliayev ajoute :

« Et pour une cité lointaine, dont je ne suis pas sûr, je n'irai pas frapper le visage de mes frères. Je n'irai pas ajouter à l'injustice vivante pour une justice morte ».

ibidem p. 339

Encore n'est-ce pas suffisant et Dora précise les questions ultimes :

« Tu devines tout, mon chéri, cela s'appelle la tendresse. Mais la connais-tu vraiment ? Est-ce que tu aimes la justice avec la tendres-

se ? (Kaliayev se tait). Est-ce que tu aimes notre peuple avec cet abandon et cette douceur, ou, au contraire, avec la flamme de la vengeance et de la révolte ? ».

L'autre face des choses était ce que Camus appelait la mesure. Ce n'était ni la logique des devins de l'histoire ni la maigre épargne de ceux qui restent sur la rive :

« Les mauvais génies de l'Europe d'aujourd'hui portent des noms de philosophes : ils s'appellent Hegel, Marx, Nietzsche... Nous vivons dans leur Europe. L'Europe qu'ils ont faite. Quand nous serons arrivés à l'extrémité de leur logique, nous nous souviendrons qu'il existe une autre tradition : celle qui n'a jamais nié ce qui fait la grandeur de l'homme. Il y a, heureusement, UNE LUMIERE que, nous autres méditerranéens, nous avons su ne jamais perdre. Si l'Europe renonçait décidément à certaines valeurs du monde méditerranéen, la mesure par exemple, la vraie qui n'a rien à voir avec une certaine « mesure » confortable, imagine-t-on les résultats de cet abandon ? Ils se dessinent déjà ».

Nouvelles Littéraires n° 1236. Mai 1951

Non,

« La mesure, au contraire, est une pure tension. Elle sourit sans doute et nos convulsionnaires, voués à de laborieuses apocalypses, l'en méprisent. Mais ce sourire resplendit au sommet d'un interminable effort : il est une force supplémentaire. Ces petits Européens qui nous montrent une face avare, s'ils n'ont plus la force de sourire, pourquoi prétendraient-ils donner leurs convulsions désespérées en exemples de supériorité ? La vraie folie de démesure meurt ou crée sa propre mesure. Elle ne fait pas mourir les autres pour se créer un alibi. Dans le déchirement le plus extrême, elle retrouve sa limite sur laquelle, comme Kaliayev, elle se sacrifie, s'il le faut ».

L'Homme révolté. P II p. 704

Bien sûr il était facile — il est toujours trop facile — de justifier nos démissions intérieures ou nos vertiges en édifiant dessus les anathèmes qui donnaient à nos engagements l'aura de vérité. N'était-ce pas un défaut bien chrétien que de masquer les défaites intérieures et les aveuglements en les revêtant de l'armure de St Michel ou de St Georges combattant le Dragon ? Combien d'engagements absolus et d'idéologies radicales perdaient de vue la complexité des choses et le respect de l'autre ? Combien de dons aveugles à la discipline d'Eglises ou de partis justifiaient la conscience à bon compte et dégageaient l'âme de sa responsabilité... mais pourquoi parler au passé ?

« La mesure n'est pas le contraire de la révolte. C'est la révolte qui est la mesure, qui l'ordonne, la défend et la recrée à travers l'histoire et ses désordres. L'origine même de cette valeur nous garantit qu'elle ne peut être que déchirée. La mesure, née de la révolte, ne peut se vivre que par la révolte. Elle est un conflit constant, perpétuellement suscité et maîtrisé par l'intelligence. Elle ne triomphe ni de l'impossible ni de l'abîme. Elle s'équilibre à eux. Quoi que nous fassions, la démesure gardera toujours sa place dans le cœur de l'homme, à l'endroit de la solitude. Nous portons tous en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages.

Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde ; elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres. La révolte, la séculaire volonté de ne pas subir dont parlait Barrès, aujourd'hui encore, est au principe de ce combat. Mère des formes, source de vraie vie, elle nous tient toujours debout dans le mouvement informe et furieux de l'histoire ».

(Ibidem)

Nous étions sans maître, je l'ai dit. Chacun essayait de construire ses raisons de vivre en prenant ici et là les pierres dont il avait besoin.

Nous étions aussi les élèves de Marx...

De Camus je recueillais en effet la mesure grecque, comme un essai de rigueur et une ascèse qui grandissaient le désir et respectaient l'homme. L'Evangile faisait aussi partie de ces valeurs méditerranéennes. De leur confrontation le chemin évangélique recevait, peu à peu, étendue et profondeur. Et, certains jours, je me demande si Camus, croyant en Dieu, aurait eu la même lucidité courageuse, la même générosité fraternelle...

Troisième éclat : " Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul "

La Peste. P. I p. 1389

LA CHUTE... ou le livre des occasions ratées de tendre la main au frère qui se noie... toutes les fois où l'on n'a pas voulu se mouiller, comme cette nuit de novembre où une mince jeune femme habillée de noir, dont le passant devina seulement la nuque fragile, bascula par-dessus le parapet du pont Royal. Clarence voulut courir et ne bougea pas... c'était « trop tard, trop loin... ».

Impitoyable lucidité :

« Dans nos confessions, nous cherchons la complicité des faiblesses d'autrui. Nous ne désirons donc pas nous corriger, ni être améliorés : il faudrait d'abord que nous fussions jugés défaillants. (...) En somme, nous voudrions, en même temps, ne plus être coupables et ne pas faire l'effort de nous purifier. Pas assez de cynisme et pas assez de vertu ».

La Chute. P II p. 1518

Chacun pourrait raconter, en effet, ce qui lui est arrivé un soir, sur les quais de la Seine ou sur le chemin qui va de Jérusalem à Jéricho, et comment il a réussi à ne jamais risquer sa vie... hélas !

« Rassurons-nous ! Il est trop tard maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement ! ». Dernier mots de La Chute. P. I p. 1551

Pourtant, cet aveu n'efface pas l'engagement de fraternité contre la peste. Il est seulement cet envers de l'endroit qui évoque en moi l'inséparabilité du bon grain et de l'ivraie. Tels nous sommes...

De ces athées, qu'ils s'appellent Rambert :

« J'ai toujours pensé que j'étais étranger à cette ville et que je n'avais rien à faire avec vous. Mais, maintenant que j'ai vu ce que j'ai vu, je sais que je suis d'ici, que je le veuille ou non. Cette histoire nous concerne tous ».

ou qu'ils s'appellent Rieux :

« Rien au monde ne vaut qu'on se détourne de ce qu'on aime. Et pourtant je m'en détourne moi aussi, sans que je puisse savoir pourquoi ».

La Peste. P I p. 1389

et qui choisissent de rester pour lutter contre la peste, nous aurons toujours à recevoir avec gratitude, comme le curé Paneloux lorsque, au chevet d'un enfant mort, il toucha la pauvreté de l'homme et le vide de sa prédication.

Ces athées aussi, écrivent les testaments de l'humanité :

« pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ».

La Peste. P I p. 1473

Et, lorsque j'entends Camus parler de l'art, j'apprends aussi ce que devrait être la foi qui me fait vivre.

Lire ce texte en remplaçant par « foi » le mot « art » ou par « chrétien » ou « prêtre » le mot « artiste » semblera peut-être scandaleux à plus d'un... Certes,

une fois encore, il n'est pas question de suggérer, par là, que Camus était un chrétien qui s'ignorait, ni même que l'art, chez lui, remplaçait la foi. Il s'agit seulement d'entendre sous ce texte un enseignement pour vivre la foi de manière... humaine.

« Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et, s'ils ont un parti à prendre en ce monde, ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne règnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel.

Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. Ou, sinon, le voici seul et privé de son art. Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas. Mais le silence

d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence et à le faire retentir par les moyens de l'art.

Aucun de nous n'est assez grand pour une pareille vocation. Mais, dans toutes les circonstances de sa vie, obscur ou provisoirement célèbre, jeté dans les fers de la tyrannie ou libre pour un temps de s'exprimer, l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté ».

Discours de Suède. P II p. 1071

Camus, qui s'écriait le 7 juin 1953, lors des émeutes de Berlin-Est :

« Quand un travailleur, quelque part au monde, dresse ses poings nus devant un tank et crie qu'il n'est pas un esclave, que sommes-nous donc si nous restons indifférents ? ». Allocation à la Mutualité

aurait été touché au cœur, par la même image répétée en juin 1989 sur l'avenue qui conduit à la place Tian An Men... et il aurait vibré à tous les événements qui, dans les pays Baltes, en Palestine, au Guatemala ou ailleurs, donnent aujourd'hui raison à Kalyayev :

« Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracine toujours dans deux engagements difficiles à maintenir : le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression ».

Discours de Suède. P II p. 1072

● **Les communistes et les chrétiens : alliance ou dialogue ?** Le Supplément, juin 1990. Le Cerf.

C'est à Rome, chez le Père Lefevre, de la Mission de la Mer, que j'ai découvert qu'on avait introduit la cause de Madeleine Delbrel. Cela ne nous étonnera pas, étant donné la place exceptionnelle qu'a tenue cette femme dans les débuts de la Mission et le rayonnement que n'ont cessé d'exercer ses livres depuis sa mort.

La revue « Le Supplément » de juin 1990, dans un volume de 200 pages, nous donne intégralement les Actes du colloque tenu à Paris, le 7 octobre 1988, et qui a pour titre : « **Madeleine Delbrel à Ivry-sur-Seine** ».

« Un peu par hasard, trois jeunes femmes s'installent à Ivry-sur-Seine, en octobre 1933, pour y mener une vie d'Évangile insérée dans un milieu sous-prolétaire de la banlieue parisienne. Parmi elles, Madeleine Delbrel, récemment convertie à la foi catholique de son enfance. Cette maigre pousse initiale, loin de dépérir, va s'enraciner et se développer dans le bastion de la " ceinture rouge qui est Ivry " ».

Le volume a pour sous-titre : « Les communistes et les chrétiens : alliance ou dialogue ? ». On reconnaît bien là le grave problème qu'a osé affronter cette femme d'une trempe exceptionnelle. Alliance ou dialogue ? On en trouvera analysé avec soin les éléments et les étapes successives. Devant une doctrine qui s'est longtemps voulue totalitaire — « on est avec nous ou contre nous » — il est vital de comprendre quelle peut être l'attitude claire et ferme de cette chrétienne qui ne voulut sacrifier ni l'essentiel de sa foi ni, au grand effroi des « bien pensants », la volonté de collaborer avec les communistes dans tout ce qu'exigent la justice sociale et une fraternité qu'il faut bien appeler « de classe ».

Les divers chapitres, Madeleine Delbrel à Ivry-sur-Seine, — Communistes et chrétiens à Ivry — Madeleine Delbrel et la Mission, — Yvan Daniel et Madeleine Delbrel, nous font mieux connaître cette femme engagée à 100 % dans la Mission. Au fond, ce colloque est un excellent complément au beau livre de Christine de Boismarin sur la vie de Madeleine. Peut-être n'a-t-on pas assez mis en relief l'influence sur elle, décisive et évangélique, du Père Lorenzo.

On se souvient des pages si belles qu'écrivit Madeleine pour la Mission, au moment de la mort subite de ce Père, sous le titre significatif : « Une voix qui criait l'Évangile ».

Jean Vinatier

● Jacques Sommet. **Passion des hommes et pardon de Dieu.** Le Centurion, 1990.

Ceux qui ont aimé « L'honneur de la liberté » retrouveront ici le Père Sommet. Mais il ne faut pas cacher aux lecteurs que ce livre ne se lit pas aisément. Le philosophe transparaît partout et il n'est pas toujours aisé de suivre une pensée, certes profonde et concrète, mais sans le support des grands événements vécus à Dachau ou ailleurs.

On aimera les réflexions concernant « l'homme défiguré » au milieu des angoisses de notre monde : « Dieu ne peut être Dieu que quand il me dépose de moi-même ». On lira avec attention les questions neuves que pose la science affrontée à la foi : « Celui qui, à longueur de vie, se livre à chercher la vérité qui lui échappe est habité de redoutables questions ». Ici, l'auteur met paradoxalement en parallèle la recherche de certains scientifiques chrétiens et celle des Carmélites : « Ces femmes qui traversent l'agonie, comme le Christ, sont en connivence avec l'angoisse de vivre des biologistes ».

On aimera le grand chapitre : « L'histoire des hommes sous le signe du pardon du Christ ». C'est ici le nœud de la réflexion du Père Sommet : « Le pardon, la miséricorde reprennent les choses à neuf, à fonds perdu en quelque sorte. On est là vraiment devant le don qui non seulement « digère » l'injustice, mais qui va plus loin, qui est en fait le support d'un amour miséricordieux, qui est plus encore amour que miséricorde. Là, se fonde une humanité nouvelle ».

Dans la conclusion, on regrettera peut-être que ne soit pas davantage approfondie « la rencontre avec l'islam ». « A côté de l'islam politique, souvent dur et peu familier de nos mœurs démocratiques, il importe de rencontrer ceux qui puisent à leur islam une très haute qualité religieuse... Je voudrais insister sur la qualité spirituelle des pauvres gens en islam par fidélité à leur foi... Il ne s'agit pas d'être naïf vis-à-vis des rusés et des cyniques, mais de ne pas passer indifférent à la sainteté réelle de ces humbles ».

Ce livre ne peut pas nous laisser « optimistes » à trop bon compte.

J. V.

● Collectif. **L'hommage différé au Père Chenu.** Le Cerf, 1990.

Curieux titre en vérité ! Ces hommages au Père Chenu si divers et si complémentaires dataient de 20 ans lorsqu'on voulut, après la fin du Concile, fêter ses 50 ans de vie religieuse. Mais ils n'ont rien perdu de leur saveur, de leur actualité.

Tous ceux qui ont connu le Père Chenu et lui doivent d'avoir été éclairés et entraînés au-delà d'eux-mêmes, seront heureux de lire cet ouvrage. Mais les jeunes aussi, qui lui doivent plus qu'ils ne pensent. Il suffit de découvrir la longue liste des auteurs : Cardijn, Guérin, Augros, Hollande, Depierre, Liégé, Congar, Hourdin, Montaron... pour se retrouver en terrain connu.

Le Père Chenu était de ces hommes pour lesquels la théologie et l'histoire s'éclairent mutuellement, fruit d'une intense contemplation du monde, de l'Eglise, du Christ, des humbles. S'il a eu un si grand rayonnement, c'est que, pour lui, tout se transmettait au cœur d'une amitié spontanée et très profonde.

Si la plupart des œuvres collectives souffrent de la grande inégalité des contributions, ici on sera surpris de la valeur unique de chacun des témoignages. On y lira, avec un rare intérêt, le témoignage du Père Augros. Spontanément, il eut l'idée d'aller consulter le P. Chenu au moment même où se fondait la Mission. Aussitôt, celui-ci comprit la portée de cette initiative de l'Eglise, qui la faisait enfin sortir du réflexe d'auto-défense qu'elle avait adopté face à la Réforme protestante. « Etre missionnaire, lui dit Chenu, c'est aller à la rencontre de l'autre, se rendre attentif à sa recherche, après quoi on peut voir quelle réponse l'Eglise peut lui apporter et comment la lui communiquer pour qu'il l'accueille, la comprenne et trouve, par là, cette plénitude qu'il cherche ».

Certains se souviennent de la grande session de Lisieux de 1946 avec le Père Chenu. Il y a une grâce des commencements. Grâce à lui, nous avons compris que pour transformer l'Eglise, de l'intérieur, il faut « tenir ensemble deux attitudes complémentaires :

— **La présence au monde...** L'Eglise ne peut demeurer étrangère ou spectatrice. Elle doit être présente à cet homme nouveau, partageant ses aspirations et ses soucis, engagée avec lui dans l'accomplissement de son destin.

— **Le retour aux sources de la Révélation.** Si l'Eglise doit être présente à l'homme, c'est parce qu'elle a charge de remplir, auprès de lui, une mission unique et essentielle (...) Cela ne peut se faire que par un retour aux sources. C'est en tenant ensemble ces deux attitudes que peut se découvrir, dans la fidélité, un nouveau type de rapports entre l'Eglise et le monde, qui lui permettra d'accomplir sa mission ».

Ce qui est devenu, pour nous, une évidence ne l'était pas au départ... Le livre se termine par un bel article du Père Chenu lui-même, qui retrace ce que furent « 50 ans de vie religieuse » (1914-1964).

J. V.

● Colloque 1988 - **Actualité d'un prophète : Guy-Marie Riobé.** Edition de Témoignage Chrétien.

Il n'est pas trop tard pour signaler ce colloque tenu, à Orléans, les 12 et 13 novembre 1988.

Colloque intéressant, mais dont les interventions sont très inégales ; pour certaines, le nom et les actes de Guy Riobé étaient surtout un prétexte pour faire passer leurs propres idées. Les principaux témoignages soulignent divers événements relatés par J.-F. Six dans ses deux livres sur l'évêque d'Orléans.

« Le Père Riobé fut un témoin humble et courageux de la tendresse de Dieu, rappelle au départ le Cardinal Marty. Il a servi l'Eglise avec une foi courageuse. Il a voulu être le serviteur d'une Eglise du courage ».

Cinq évêques ont tenu à témoigner à ce colloque : son successeur, évêque d'Orléans, Mgr Le Bourgeois, Mgr Favreau, Mgr Deroubaix et Mgr Gaillot. Tous ont rappelé le courage de ce timide, la foi de ce contemplatif. Il avait compris la Mission dans ce qu'elle a de plus essentiel. Et son amitié nous était précieuse.

On a lu, à la fin du colloque, son bel article du Monde du 9 juillet 1978 :
« Croire en l'Esprit, c'est croire en la vie, c'est croire que toute vie aura en lui, définitivement, victorieusement, le dernier mot sur toutes les fatalités de désagrégation, d'immobilisme et de mort... »

Je crois en l'Esprit, qui vibre dans les cris du Tiers-Monde, comme un appel au partage des biens de la terre, au respect des peuples longtemps méprisés, au dialogue des civilisations reconnues dans leurs différences et leur originalité (...) ».

Il termine sa dernière homélie à Lourdes par ces mots : « Ren n'est impossible à Dieu, car Il nous aime. Dieu est amour ». En juillet 1978, pendant ses vacances solitaires, il lisait le livre sur le Cardinal Liénart, lecture interrompue par sa mort, le soir du 18 juillet.

J. V.

● Pierre Pierrard. **L'Eglise et les ouvriers en France 1940-1990**. Ed. Hachette.

L'auteur, en des pages passionnantes et très actuelles, nous aide à saisir les transformations de la société et de l'Eglise de France durant ces cinquante dernières années : « Six millions de Français (salariés ou exploitants) travaillaient la terre en 1947 ; en 1982, ils ne sont plus que 1,7 million. L'urbanisation s'intensifie d'autant aux dépens des campagnes : le département du Val-de-Marne passe de 974 962 habitants (3 979 au km²) en 1962 à 1 215 674 (4 961 au km²) en 1975 ! » (page 307). Si les changements se font rapidement dans la société française, ils sont nettement plus lents dans l'Eglise : Il faudra attendre les années 1968-1978 du pontificat de Paul VI. En France, le catholicisme a plus changé qu'en quatre siècles : c'est tout l'édifice mental et disciplinaire mis en place par le Concile de Trente (1545-1563) et sa contre-Réforme qui est en train de disparaître en quelques années » (Emile Poulat, cité page 323).

Nous connaissons l'histoire de la M.D.F. Le livre de Pierrard nous aide à resituer toute cette histoire à l'intérieur des transformations, des prises de conscience et des bouleversements tout au cours des années.

Même si la M.D.F. ne se confond pas avec l'histoire des prêtres-ouvriers, l'auteur souligne combien, spécialement au cours des années 53-54, le drame des prêtres-ouvriers « — on peut dire le calvaire — est indissociable de celui de la Mission de France ». (page 271).

J'avoue avoir été spécialement intéressé par la dernière partie de cet ouvrage : le temps des mutations fondamentales 1965-1990 (pages 305 sv). En his-

torien, Pierrard a osé tenter d'écrire ces vingt-cinq dernières années encore toutes chaudes pour nous.

Dans le chapitre 38, intitulé **La Crise tous azimuts** (page 363), il brosse en quelques pages, « les énormes déplacements dans le paysage industriel français » (page 364), les mutations profondes de la classe ouvrière « décomposée-recomposée ». Puis « les modifications sociales récentes créent, dans le monde ouvrier, un choc terrible : celui « de la mise en cause massive du droit au travail par le déferlement du chômage (Laurent Laot) » (page 366).

Durant le même temps, l'Eglise de Jean-Paul II « rétablit l'ordre catholique » (Poulat) (page 371). Pourtant, le rapport de la prélatrice de la M.D.F. pour 1979 constate : « L'Eglise, dans la majeure partie de ses communautés pratiquantes, comme dans ses responsables, reste en France étrangère à la classe ouvrière ». (page 375).

J'ai noté aussi l'admiration de Pierrard pour la JOC et l'éloge qu'il en fait (pages 384 à 389). Il conclut en citant Roland Trempe : s'ils n'ont « converti » qu'un petit nombre de leurs semblables, les jeunes ouvriers et les jeunes ouvrières jocistes ont « modifié bien des comportements, infléchi bien des projets, y compris des projets de société ». Mieux, grâce à eux, à elles, « désormais et, pour la première fois en France, un mouvement chrétien est reconnu comme authentiquement ouvrier et révolutionnaire... » (page 391).

J'ai été spécialement sensible au bel hommage que Pierrard rend aux prêtres-ouvriers : « Je le dis et je le répète avant de poser la plume : le témoignage des prêtres-ouvriers est, à mes yeux, le plus authentique qui soit, car il a sa source très exactement au cœur de l'Evangile » (page 415). « Je ne m'en cache pas : j'aime les P.O., profondément, absolument. A mes yeux, ils sont ce que l'Eglise possède de plus pur, de plus humble, de plus authentique, de plus évangélique... » (page 397).

La conclusion de ce livre, j'espère, vous donnera le goût de le lire : « Voici que, sans m'en apercevoir, je reviens à mes sources : en effet, c'est en écoutant les voix chères et qui n'ont rien perdu de leur chaleur et de leur force, après un demi-siècle, des prêtres de la Mission de France et des prêtres-ouvriers que mon espérance, si souvent chancelante, se redresse » (page 413).

Yves BOUYER